

LE HAUT-PAYS

Journal de la ROYA-BEVERA

N°1



Numéro 1 - Prix: 15,00 Frs - Distr. par l'éditeur

LA BRIGUE AU MOYEN-AGE :
LES PREMIERS PAS DE L'ÉCOLOGIE...
OLIVIERS : SAVOIR FAIRE MOUCHE A TOUT COUP !
LES ORGUES DE NOS VALLÉES
UN HAMEAU RESSUSCITÉ : LA MINIÈRE
LE DERNIER BŒUF DE LABOUR
DES ALPES-MARITIMES EST A BREIL
L'AIGLE ROYAL - LES « RAVIOLÉ » BREILLOISES
BALADE INSOLITE DANS LA VALLÉE DE LA BEVERA

En prenant connaissance de ce premier numéro du «HAUT-PAYS», nombreux sont ceux qui s'interrogeront sur les objectifs de cette publication. Essayons donc, en guise d'éditorial, de répondre à ces questions, que certains ont d'ailleurs déjà posées avant même la sortie de presse de ce premier numéro.

Il paraît important tout d'abord de préciser que cette revue est publiée par une entreprise professionnelle d'édition, et donc totalement indépendante. Les Éditions du Cabri sont installés à Breil-sur-Roya et publient chaque année une douzaine de livres (sur des sujets régionaux ou techniques dans le domaine des transports), ainsi qu'une revue «L'Écho du Rail»; parmi ces titres, l'on trouve «Le Chemin de fer du Col de Tende» et «Evviva Nissa - Coni», parus il y a quelques années déjà.

Tous les articles sont réalisés par des bénévoles, de tous horizons culturels, religieux, politiques... qui désirent faire partager leurs connaissances sur un sujet consacré à la Roya-Bevera (histoire, nature, artisanat, sport, randonnées ...). Dès à présent, une douzaine de personnes ont spontanément accepté de collaborer de façon régulière. D'autres seront les bienvenues.

Connaissant bien les nombreux problèmes de l'édition, il nous semble hasardeux de nous engager d'ores et déjà sur une périodicité. En fait, afin de garantir la qualité de la revue, un numéro ne paraîtra que lorsqu'un nombre suffisant d'articles d'intérêt général nous seront parvenus. Nous espérons tout de même pouvoir publier 3 à 4 numéros par an. Pour l'instant, la diffusion s'effectuera uniquement par le biais des dépositaires (librairies, journaux, tabacs, boulangeries ...); donc, pas d'abonnement ni de vente directe par l'éditeur : les 2000 exemplaires de ce premier numéro ont donc été placés dans les vallées, ainsi que sur la Côte, de Menton à Nice.

La revue «LE HAUT-PAYS» se veut un lien entre tous les amis de la Roya-Bevera, tant ceux qui y vivent toute l'année, et qui bien souvent ignorent des événements ou initiatives se produisant dans leur propre village, que ceux qui ont dû «s'expatrier», souvent par obligations; avec ce journal, peut-être pourront-ils conserver un lien avec des vallées qui leur sont chères. Nous souhaitons, comme il se doit, que cette revue plaise et intéresse. Afin d'y apporter toutefois des améliorations sans doute nécessaires, nous avons établi ci-dessous un petit questionnaire, destiné à mieux connaître nos lecteurs et ce qu'ils attendent d'une telle revue; n'hésitez donc pas à nous faire part de vos remarques et suggestions, elles seront toujours les bienvenues !

Michel BRAUN

EDITORIAL :

QUESTIONNAIRE :

SUR LA PRÉSENTATION ET LE CONTENU DE LA REVUE LE HAUT-PAYS, Journal de la Roya-Bevera

(Ce questionnaire peut être découpé, mais afin de ne pas abîmer votre exemplaire, que vous souhaiterez certainement conserver et collectionner, vous pouvez le recopier et l'expédier à l'adresse suivante : Le Haut-Pays, boîte postale 26 - 06540 Breil/Roya

FACULTATIF : Ce questionnaire a été rempli par M./Mme/Melle demeurant à l'adresse suivante

- Quel est l'article que vous avez préféré dans ce numéro 1 de la revue «Haut-Pays»?
- Quel est l'article qui vous a le moins plu?
- La qualité technique et la présentation de cette revue vous conviennent-elles? Si non, pourquoi?

- Quels sont les sujets que vous aimeriez voir traités le plus souvent dans la revue (classer par ordre de préférence les sujets ci-dessous, de 1 à 10):
O Reproduction de cartes postales anciennes
O Recherches historiques sur les grands moments de l'histoire locale
O Rubrique «Nature et environnement» sur la flore et la faune
O Recettes de cuisine locale
O Reportages sur les festivités et événements locaux
O Description de promenades et randonnées
O Interview d'«anciens» racontant leurs souvenirs
O Présentation des artisans et entreprises des vallées
O Vie agricole (conseils, renseignements sur le jardinage, l'élevage...)
O Autres rubriques sur les sujets suivants :

- Accepteriez-vous de la publicité dans cette revue si cela permet d'augmenter le nombre de pages et la qualité?
- Accepteriez-vous de collaborer occasionnellement à cette revue? Si oui, dans quel domaine?
- Accepteriez-vous de vous abonner pour une année et recevoir dès parution la revue à domicile?
- Suggestions et remarques complémentaires

Les personnes dont les noms suivent ont collaboré gracieusement à la réalisation de ce numéro : Mmes Joséphine SASSI, Catherine GROS, Nicole CEVASCO, Hélène BRAUN, et MM. José BANAUDO, Michel BELAUD, Michel BRAUN, Jean-Marie CEVASCO, Charles CLAUDO, Yann DUVIVIER, Gérard de SANTOS, Gérard FABRE, William FAUTRE, Julien MARCUCCINI, René SAORGIN et Paul SILICI.

Dépôt légal : Août 1984 - Directeur de la Publication : Michel BRAUN Revue : «LE HAUT-PAYS» - boîte postale 26 - 06540 Breil-sur-Roya

En couverture : BREIL-SUR-ROYA, un jour de foire (Photo Michel BRAUN)



LA BRIGUE AU MOYEN-AGE :

LES PREMIERS PAS DE L'ÉCOLOGIE...

par Charles CLAUDO

Si l'on racontait aujourd'hui à certains Brigasques, chasseurs passionnés, que le territoire de leur commune fut sans doute un des premiers asiles pour les rapaces de l'histoire, ils ne le croiraient certainement pas. Et pourtant !...

Malgré quelques recherches historiques, des périodes entières de l'histoire de La Brigue sont encore aujourd'hui plongées dans l'obscurité, les archives les concernant ayant disparu ou étant devenues inaccessibles. Pourtant, en circulant dans les rues du village, les témoignages encore frais d'un passé chargé d'évènements s'offrent à la vue des passants, qu'il s'agisse des nombreux linteaux sculptés des anciennes demeures bourgeoises ou, plus simplement, des anneaux de fer ancrés dans les murs des maisons, auxquels on attachait les bêtes de somme. En raison des nombreuses terres de pâture qui se trouvaient et se trouvent encore sur leur territoire, les Brigasques étaient devenus des spécialistes de l'élevage du mouton. Ainsi, un chroniqueur du passé dit «là où les astres ne sont que des gardiens de troupeaux, les Brigasques sont devenus de véritables pasteurs» (d'où les Pastorelli). Si bien que ceux-ci étaient parvenus à créer, par des croisements multiples, une espèce de brebis rustique dont quelques éléments estivent encore aujourd'hui dans le Val d'Enfer: la Brigasque. Cette activité pastorale débordante avait amené, au XVIIIème siècle, du Margareis à la Baisse de Lugo en passant par le Bertrand et les Ciagé, plus de 15.000 moutons, sur un territoire toujours frontalier, avec Tende, Saorge, Triora ou Mendatica. C'est ce potentiel herbager qui faisait rayonner la renommée de La Brigue très loin de son clocher. Les ateliers de tisserands du village étaient célèbres parce-qu'ils arrivaient à faire des manteaux en laine pour les bergers, vendus très cher et très loin, et capables de tenir à une pluie battante pendant six heures en demeurant imperméables. L'image de la bergère brigasque parcourant les rues de Nice avec son seau de lait frais et sa pinte est restée célèbre.

Cette économie pastorale très développée provoquait l'envie et la convoitise des communautés voisines. Ainsi, La Brigue a lutté à coups de décrets et de déplacements de bornes, pendant plusieurs siècles, avec Saorge au sujet du pâturage de Plan de Marta. Ailleurs, il avait fallu développer une véritable politique, une diplomatie des paturages très originale, des relations avec les autres communautés extrêmement délicates et affinées de façon à ne pas risquer de perdre la jouissance de certaines terres de pâture placées aux limites du terroir, dans des zones indivises par exemple. C'est qu'il n'était pas question de réduire le cheptel de 15.000 têtes qui entretenait à La Brigue une certaine prospérité. Les Brigasques étaient donc disposés à faire n'importe quoi pour leurs troupeaux.

C'est ainsi que, derrière le Margareis et les Ciagé, se trouvaient deux parurages particulièrement intéressants pour La Brigue et ses hameaux, ceux de Bellino et de la Val Fredda situés dans une zone indivise avec le Roccaforte Mondovi. Pour avoir le plein droit d'usage de ces pentes herbagées, il fallait donc que nos éleveurs paient une redevance de location comme le font encore aujourd'hui ceux qui réussissent à «emporter» dans les enchères à la chandelle.

Or, à l'époque où le montant de la redevance pour Bellino et la Val Fredda a été fixé, sans doute au Moyen-Age, les nobles de Mondovi devaient pratiquer une activité très à la mode alors dans leur milieu, la chasse à l'épervier. On dressait alors ces animaux pour qu'ils plongent sur le petit gibier et le rapportent aux chasseurs. Les oiseaux de proie devaient être rares sur le territoire de Mondovi, mais se trouvaient en quantité non négligeable dans la rocaïlle ou les forêts de La Brigue. Donc, chaque année, les Brigasques devaient apporter à Mondovi une certaine quantité d'argent, en accord avec la fluctuation de la livre, et ... deux éperviers. C'est ce qui est dit dans les bans champêtres et politiques de la commune de La Brigue, datés de 1769. A la fin du XVIIIème siècle, cette chasse à l'épervier n'était sans doute plus beaucoup à la mode, mais on continue à payer de la même façon, sans oser changer quoi que ce soit aux clauses du traité de location.

Deux éperviers par an, c'est tout de même beaucoup, et depuis le Moyen-Age c'est un millier de ces animaux relativement rares qui ont dû être transportés à Mondovi. Le conseil communal prit rapidement des dispositions de façon à pouvoir continuer à les capturer. Ces rapaces ont donc été protégés, c'est à dire qu'il devint interdit de les chasser ou de les capturer pour un autre usage que celui de la redevance, sur tout le territoire de La Brigue, c'est à dire 60 km².

Ces oiseaux sont donc recensés, on tente de les situer géographiquement, bref des mesures extrêmement modernes qui, sans aucun souci écologique, ressemblent de près à celles que mettent en pratique les gardes moniteurs du Parc National du Mercantour lors de leurs comptages de rapaces.

Ainsi, toute l'année, les Brigasques devaient se trouver à l'affût des éperviers, de façon à repérer leurs nids et les capturer jeunes pour pouvoir encore les dresser pour la chasse. Le premier qui avait aperçu les éperviers et en avait fait part aux syndics serait désigné par les habitants pour les apporter à Mondovi. En plus de cet honneur, celui-ci avait touché trois livres de récompense et le remboursement de son voyage —trente sous par jour—.

Cette anecdote originale laisse entrevoir à quel point La Brigue pouvait avoir affiné son appareil de lois, de façon à tirer le meilleur profit possible de son économie pastorale, les lois étant édifiées en fonction de l'élevage, primordial, avant le plaisir d'une quelconque chasse reproductrice.

Ce dessin est tiré de la revue : «LA HULOTTE».

En page ci-contre, l'un des derniers troupeaux de moutons de la race des «ciabale», typiquement Brigasque (photo Jean-Marie CEVASCO)



LA BRIGUE AU MOYEN-AGE :

LES PREMIERS PAS DE L'ÉCOLOGIE...

par Charles CLAUDO

Si l'on racontait aujourd'hui à certains Brigasques, chasseurs passionnés, que le territoire de leur commune fut sans doute un des premiers asiles pour les rapaces de l'histoire, ils ne le croiraient certainement pas. Et pourtant !...

Malgré quelques recherches historiques, des périodes entières de l'histoire de La Brigue sont encore aujourd'hui plon- gées dans l'obscurité, les archives les concernant ayant disparu ou étant devenues inaccessibles. Pourtant, en circulant dans les rues du village, les témoignages encore frais d'un passé chargé d'événements s'offrent à la vue des passants, qu'il s'agisse des nombreux linteaux sculptés des anciennes demeures bourgeoises ou, plus simplement, des anneaux de fer ancrés dans les murs des maisons, auxquels on attachait les bêtes de somme. En raison des nombreuses terres de pâture qui se trouvaient et se trouvent encore sur leur territoire, les Brigasques étaient devenus des spécialistes de l'élevage du mouton. Ainsi, un chroni- queur du passé dit «là où les astres ne sont que des gardiens de troupeaux, les Brigasques sont devenus de véritables pasteurs» (d'où les Pastorelli). Si bien que ceux-ci étaient parvenus à créer, par des croisements multiples, une espèce de brebis rustique dont quelques éléments estivent encore aujourd'hui dans le Val d'Enfer: la Brigasque. Cette activité pastorale débordante avait amené, au XVIIIème siècle, du Margareis à la Baisse de Lugo en passant par le Bertrand et les Ciagé, plus de 15.000 moutons, sur un territoire toujours frontalier, avec Tende, Saorge, Triora ou Mendatica. C'est ce potentiel herbager qui faisait rayonner la renommée de La Brigue très loin de son clocher. Les ateliers de tisserands du village étaient célèbres parce-qu'ils arrivaient à faire des manteaux en laine pour les bergers, vendus très cher et très loin, et capables de tenir à une pluie battante pendant six heures en demeurant imperméables. L'image de la bergère brigasque parcourant les rues de Nice avec son seau de lait frais et sa pinte est restée célèbre.

Cette économie pastorale très développée provoquait l'envie et la convoitise des communautés voisines. Ainsi, La Brigue a lutté à coups de décrets et de déplacements de bornes, pendant plusieurs siècles, avec Saorge au sujet du paturage de Plan de Marta. Ailleurs, il avait fallu développer une véritable politique, une diplomatie des paturages très originale, des relations avec les autres communautés extrêmement délicates et affinées de façon à ne pas risquer de perdre la jouissance de certaines terres de pâture placées aux limites du terroir, dans des zones indivises par exemple. C'est qu'il n'était pas question de réduire le cheptel de 15.000 têtes qui entretenait à La Brigue une certaine prospérité. Les Brigasques étaient donc disposés à faire n'importe quoi pour leurs troupeaux.

C'est ainsi que, derrière le Margareis et les Ciagé, se trouvaient deux parurages parti- culièrement intéressants pour La Brigue et ses hameaux, ceux de Bellino et de la Val Fredda situés dans une zone indivise avec le Roccaforte Mondovi. Pour avoir le plein droit d'usage de ces pentes herbagées, il fallait donc que nos éleveurs paient une redevance de location comme le font encore aujourd'hui ceux qui réussissent à «emporter» dans les enchères à la chandelle.

Or, à l'époque où le montant de la redevance pour Bellino et la Val Fredda a été fixé, sans doute au Moyen-Age, les nobles de Mondovi devaient pratiquer une activité très à la mode alors dans leur milieu, la chasse à l'épervier. On dressait alors ces animaux pour qu'ils plongent sur le petit gibier et le rapportent aux chasseurs. Les oiseaux de proie devaient être rares sur le territoire de Mondovi, mais se trouvaient en quantité non négligeable dans la rocaille ou les forêts de La Brigue. Donc, chaque année, les Brigasques devaient apporter à Mondovi une certaine quantité d'argent, en accord avec la fluctuation de la livre, et ... deux éperviers. C'est ce qui est dit dans les bans champêtres et politiques de la commune de La Brigue, datés de 1769. A la fin du XVIIIème siècle, cette chasse à l'épervier n'était sans doute plus beaucoup à la mode, mais on continue à payer de la même façon, sans oser changer quoi que ce soit aux clauses du traité de location.

Deux éperviers par an, c'est tout de même beaucoup, et depuis le Moyen-Age c'est un millier de ces animaux relativement rares qui ont du être transportés à Mondovi. Le conseil communal prit rapidement des dispositions de façon à pouvoir continuer à les capturer. Ces rapaces ont donc été protégés, c'est à dire qu'il devint interdit de les chasser ou de les cap- turer pour un autre usage que celui de la redevance, sur tout le territoire de La Brigue, c'est à dire 60 km².

Ces oiseaux sont donc recensés, on tente de les situer géographiquement, bref des mesures extrêmement modernes qui, sans aucun souci écologique, ressemblent de près à celles que mettent en pratique les gardes moniteurs du Parc National du Mercantour lors de leurs comptages de rapaces.

Ainsi, toute l'année, les Brigasques devaient se trouver à l'affût des éperviers, de façon à repérer leurs nids et les capturer jeunes pour pouvoir encore les dresser pour la chasse. Le premier qui avait aperçu les éperviers et en avait fait part aux syndics serait désigné par les habitants pour les apporter à Mondovi. En plus de cet honneur, celui-ci avait touché trois livres de récompense et le remboursement de son voyage —trente sous par jour—.

Cette anecdote originale laisse entrevoir à quel point La Brigue pouvait avoir affiné son appareil de lois, de façon à tirer le meilleur profit possible de son économie pastorale, les lois étant édifiées en fonction de l'élevage, primordial, avant le plaisir d'une quelconque chasse reproductrice.

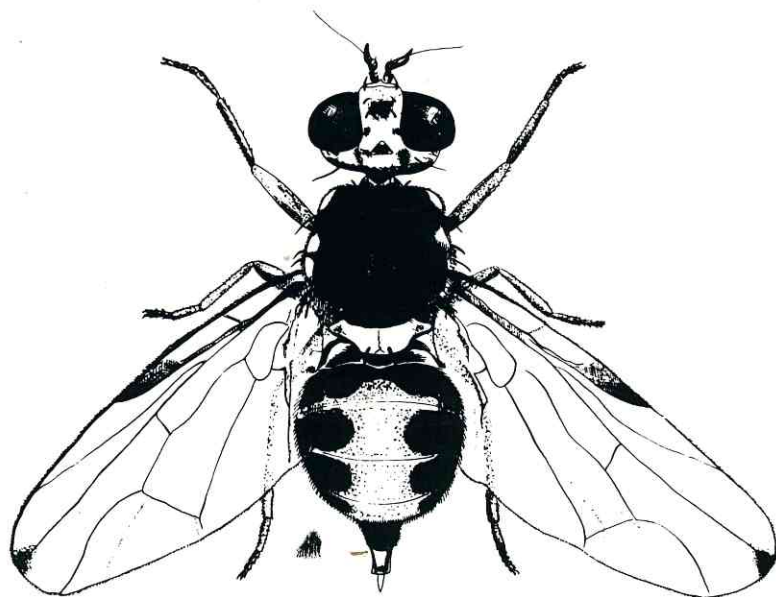
Ce dessin est tiré de la revue : «LA HULOTTE».

En page ci-contre, l'un des derniers troupeaux de moutons de la race des «ciabale», typiquement Brigasque (photo Jean-Marie CEVASCO)

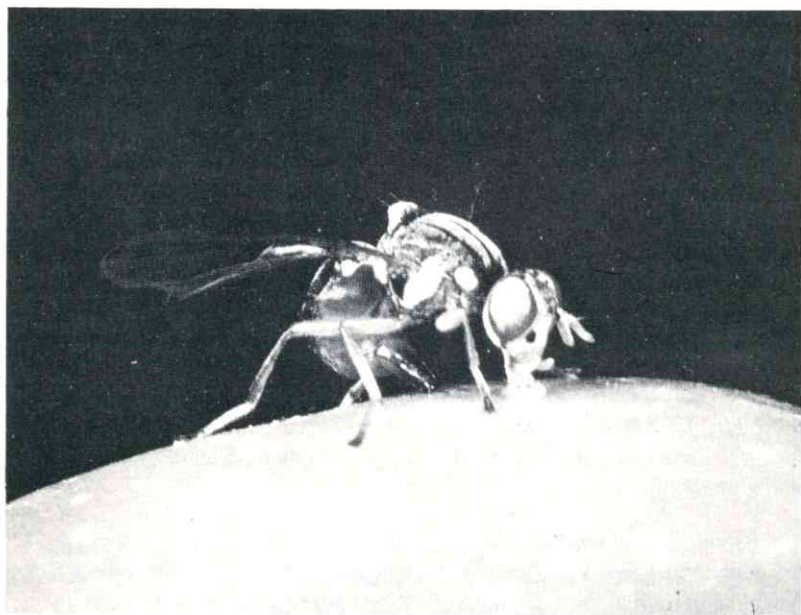


LUTTE INTEGREE DANS LES OLIVIERS: SAVOIR FAIRE MOUCHE A TOUT COUP !

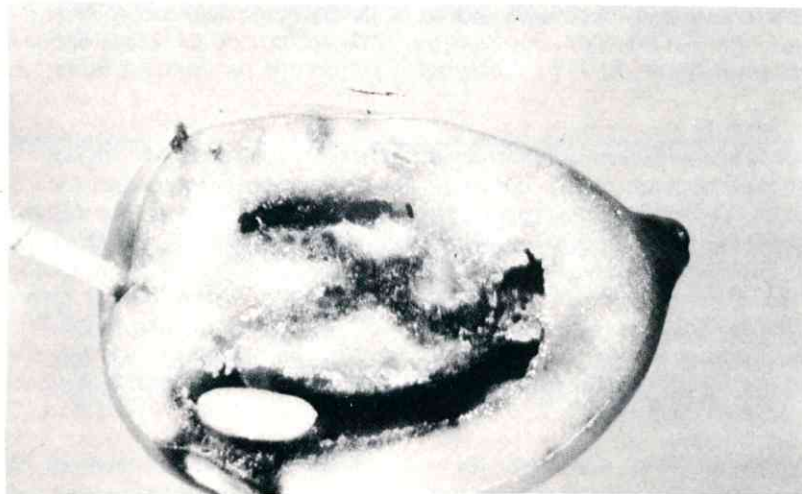
par Julien MARCUCCINI



Dessin ci-dessus : *Dacus oleae*, dont les signes distinctifs sont
- des ailes disposées en triangle,
- une tâche blanchâtre entre le thorax et l'abdomen,
- un abdomen brun bariolé de noir,
- la femelle seule possède un oviscapte pour pondre.



Ci-dessus, la mouche arc-boute son abdomen et enfonce son oviscapte dans la fine cuticule de l'olive. Ci-dessous, la larve a évolué dans une galerie creusée dans la pulpe de l'olive (Documents INRA)



L'olivier est sans doute l'arbre le plus représenté en nombre dans les vergers de la basse et moyenne vallée de la Roya. A Breil-sur-Roya, sa densité d'implantation est telle qu'il recouvre les terrains disposés en terrasses par 180.000 pieds. Il fait ainsi de cette commune, celle qui possède la plus grande oliveraie du département. Guérie d'un ennemi naturel redoutable, la cochenille noire, par un lâcher parasitaire de «mini-guêpes», la frondaison de l'olivier risque, d'ici peu, d'être le refuge d'un autre ravageur : la mouche de l'olive *Dacus oleae*.

Comment lutter efficacement contre ce diptère nuisible, tout en préservant les insectes utiles ?

Tel est l'objectif de la lutte intégrée. L'absence de lutte biologique efficace contre la mouche de l'olive conduit à adopter une solution intermédiaire entre celle-ci et la lutte chimique généralisée. Elle repose sur le contrôle des vols de *Dacus oleae*. D'autre part, le principe même de cette technique est fondé avant tout sur une connaissance approfondie de la vie de l'arbre ainsi que des cycles biologiques des insectes qui s'y réfugient.

Comment reconnaître la mouche de l'olive ?

Adulte : Mouche de 6 mm de long environ, ailes transparentes sans tache sauf aux extrémités postérieures, thorax foncé à épaules blanches, abdomen brun à côtés noirs; très active, pouvant effectuer de longs déplacements; longévité de 3 mois; fécondité des femelles : plus de 500 oeufs.

Oeuf : Allongé blanc 0,8 mm, déposé dans une cavité de ponte creusée par la femelle sous la fine peau de l'olive.

Larve : Type asticot blanc.

Nymphe : Enfermée dans une pulpe blanchâtre.

Quelles sont les périodes de l'année qui sont les plus propices aux attaques de *Dacus oleae* ?

Selon la région climatique, une à cinq générations par an; risque de dégâts seulement à partir de 3 par an. Hibernation à l'état de pupes dans le sol, plus rarement dans l'olive restée sur l'arbre en hiver. L'adulte ayant hiverné est trop vieux pour pondre même s'il vit encore fin Juillet. Aucun risque de piqûres d'olives de variété dure ou petite jusque vers la fin Juillet. Surveiller les grosses olives et les variétés précoces dès le début Août. Risques de piqûres et ponte jusqu'en Novembre.

Comment déceler la présence de *Dacus oleae* dans vos oliviers ? Comment prévoir les risques d'attaque ?

Le contrôle des vols de mouche s'effectue à l'aide de pièges qui sont des gobes-mouches que l'on peut acheter dans le commerce ou fabriquer d'une façon artisanale.

Placer 5 gobes-mouches par hectare (si l'on connaît les arbres les plus attractifs du verger, 3 suffisent pour quelques hectares). Y mettre une solution à 5 % de phosphate d'ammoniaque qui attire les adultes et où ils se noient. Apprendre à bien distinguer l'espèce des autres espèces de mouches qui sont également piégées. Noter le nombre de *Dacus oleae* capturés; régulièrement une fois par semaine, vider et mettre de la solution neuve.

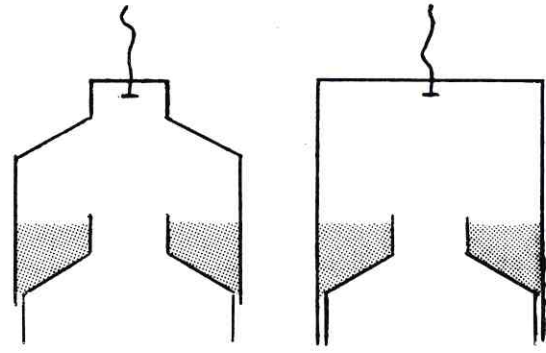
Dès les premières captures, il convient de contrôler si les olives les plus grosses de l'olivier ont été piquées. D'autre part, l'olive présente le maximum de réceptivité lorsqu'elle

possède un calibre de 8 mm et lorsque la température moyenne se situe entre 20 et 27 .. Au-dessus de cette température, il est inutile de traiter car le processus physiologique de ponte de la femelle est bloqué : les femelles piquent le fruit mais ne peuvent pas pondre.

Comment doit-on traiter ?

Préparer un mélange de 1,2 litre d'hydrolysate de protéine (Buminal), sorte de «viandox» qui attire la mouche, et d'insecticide (0,2 l d'ultracide ou 0,5 l de Lebaycid ou 0,3 l de Perfekthion...) pour 100 l d'eau. Pulvériser en grosses gouttes, de haut en bas, 0,2 à 0,5 l du mélange sur la face sud de chaque arbre, le plus tôt possible (1 - 3 jours) après prévision du risque effectuée comme indiqué. A partir du 15 Août, mieux vaut traiter le lendemain de la prévision. S'il pleut dans les 2 jours après, refaire le traitement. Continuer à surveiller les gobes-mouches une fois par semaine. Si la moyenne de une mouche capturée par piège et par jour est atteinte, à partir du 15 Août il faut refaire un nouveau traitement 7 jours après le précédent, sans même examiner les olives piquées. A partir du 15 Septembre, mieux vaut abandonner les gobes-mouches et surveiller le pourcentage d'olives piquées sur 3 à 5 arbres les plus attractifs du verger. Le traitement localisé par appât empoisonné est décidé dès que l'on dépasse 1 à 2 % d'olives piquées. Dans tous les cas où l'on ne souhaite pas faire l'économie d'un traitement, il faut faire une application localisée face Sud, tous les 7 - 10 jours selon la région et l'appréciation du risque.

Détail d'une fabrication artisanale de gobes-mouches (avec des bouteilles de 1,5 l).
En hachuré : phosphate d'ammoniaque).



Avantages de cette lutte préventive :

Outre son absence d'effets secondaires sur la faune, ce type de traitement présente les avantages suivants : rapidité d'exécution, économie de produit, coût peu élevé, réalisation en zone peu accessible au gros matériel.

Cette orientation vers une protection raisonnée accorde une large part à la faune entomophage de l'olivier. Le but principal de cette méthode est de préserver cette entomofaune en évitant l'utilisation d'insecticides éradicants et de limiter les apports de produits chimiques sur les olives.



LES ORGUES DE NOS VALLÉES

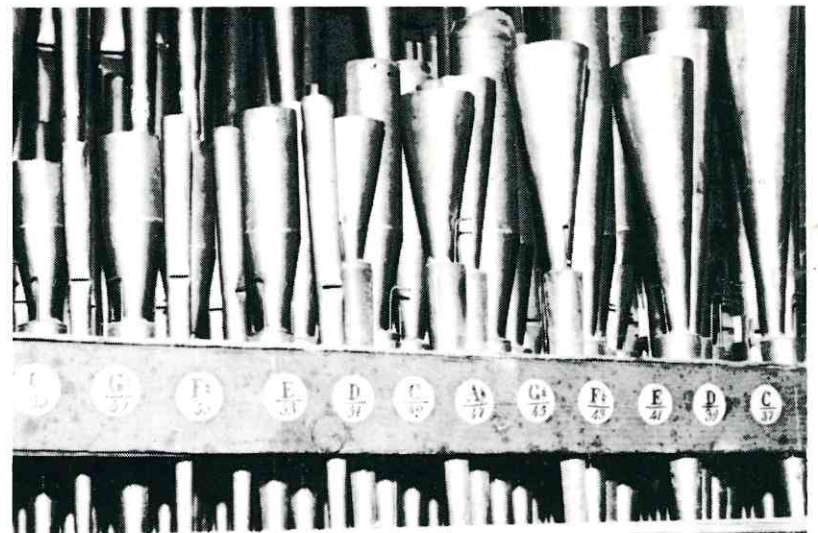
HISTORIQUE DE LA FACTURE D'ORGUES DANS LE COMTÉ DE NICE :

Les très rares documents découverts à ce jour ne permettent pas d'écrire une histoire des orgues du Comté de Nice avant l'extrême fin du XVIIIème siècle. L'orgue le plus ancien, celui de l'Église Saint-Michel de Villefranche-sur-Mer, est daté de 1790 et jusqu'en 1896, soit pendant un siècle environ, on note dans le Comté une activité de facture d'orgues assez intense. Ce siècle d'activité peut se diviser en trois périodes. Dans la première, qui s'étend de 1790 à 1807, nous assistons à une tentative d'introduction de la facture française dans le Comté par les frères Grinda. Ces organiers, nés à Nice, apprennent leur métier en France, dans le Languedoc et, de retour dans leur pays natal, ils construisent des instruments de style purement français, dont survivent ceux de Villefranche (1790) et de L'Escarène (1791).

La deuxième période, de 1807 à 1860, correspond à quelques années près à la Restauration piémontaise. Le pays niçois, délivré des guerres napoléoniennes, est de nouveau rattaché au Royaume de Sardaigne. Il semble retrouver une paix relative et les paroisses pensent à faire remplacer leurs vieux instruments, en faisant appel à des facteurs italiens célèbres, lombards et toscans: les Serassi de Bergame (Tende 1807 et Cathédrale de Nice 1814), les Lingiardi de Pavie (Saorge 1847, La Brigue 1849, églises de Ste.Croix et Ste. Rita à Nice 1852 et 1860), les Agati de Pistoia (église des Visitandines à Nice 1926, St.Étienne-de-Tinée 1829, Sospel 1843).

Enfin, le dernière période, de 1860 à la fin du siècle, est marquée par l'installation à Nice de Federico Valoncini, facteur d'orgues originaire de Bergame, et par quelques travaux des piémontais Vittino et Carlo Vegezzi Bossi.

Le remplacement en 1901 du grand Serassi de la Cathédrale de Nice par un nouvel instrument de Florentin Martella marque l'abandon de la facture artisanale de style italien.



Vue de détail de l'orgue de Saorge (Photo René SAORGIN)

L'ORGUE DE SAORGE :

En 1841, le conseil de fabrique de la paroisse St.Claude et les habitants de Saorge commencèrent à se préoccuper du mauvais état du vieil orgue, jugé inapte à assurer le décor musical des cérémonies religieuses. Des contacts sont alors pris avec des facteurs d'orgues, et le choix se fixe bientôt sur les frères Giacomo et Luigi Lingiardi, de Pavie. Ceux-ci rédigent le 12 Octobre 1844 un projet d'orgue de 26 jeux, doté de ressources variées et de mécanismes «de l'invention des soussignés», pour le prix de 3700 «lire nuove di Piemonte». Ce prix est toutefois jugé trop important pour le conseil de fabrique, qui demande un rabais. Soucieux d'étendre leur renommée, les Lingiardi réduisent la somme à 3050 liras, et proposent, pour 200 liras de plus, l'adjonction d'un jeu de clochettes, non inclus dans le projet primitif.

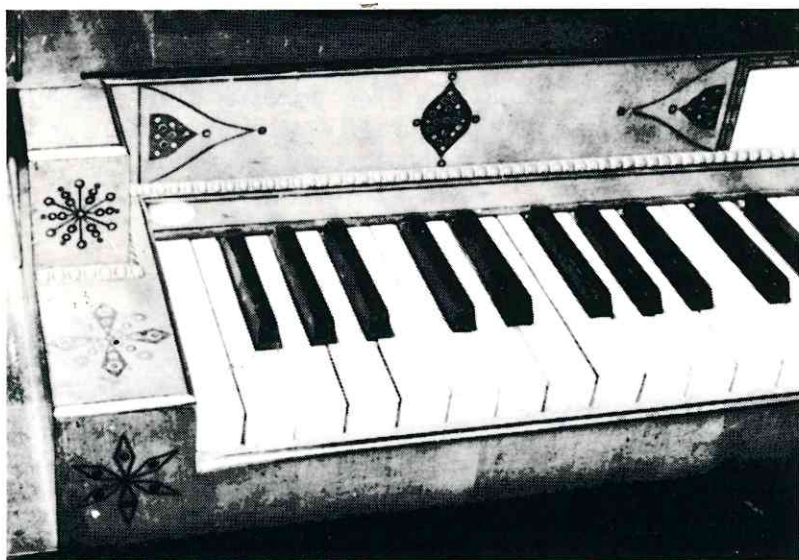
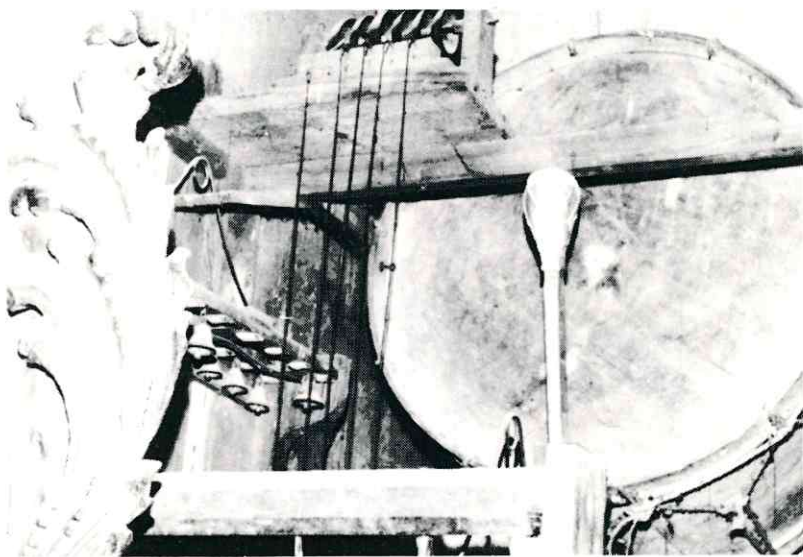
Après quelques hésitations, le conseil de fabrique décide, le 25 Juillet 1845, de commander l'instrument. La commune possédait déjà 1200 liras d'excédent de l'année 1844 et 1000 liras sur le budget en cours; il ne reste donc plus qu'à demander à l'intendant général du Comté de Nice de débloquer les 500 liras supplémentaires. En effet, tant dans le projet définitif, rédigé par les Lingiardi le 17 Novembre 1845 (et comprenant le jeu de clochettes), que lors de la convention passée le 3 Décembre suivant, le prix est fixé à 3700 liras, comme au début. Quant au vieil orgue, il est décidé de le céder à la bourgade de Fontan, alors quartier extérieur de Saorge.

Dans leurs projets, les frères Lingiardi avaient prévu deux années pour la construction de l'instrument; celui-ci est effectivement achevé à Pavie en Août 1847. Mais le transport reste à organiser : la situation de Saorge, enfermé dans des vallées étroites et d'accès difficile par le Nord, fait préférer une route de plaine, au sud de Pavie, jusqu'à Gênes; l'orgue est ensuite transporté par mer jusqu'à Nice, et enfin sur un chariot tiré par un mulet de Nice à Saorge. Ce voyage ne dure pas moins de huit jours ! Enregistré à l'octroi de Nice le 16 Août 1847, l'orgue accuse un poids de 1204 kilogrammes ...

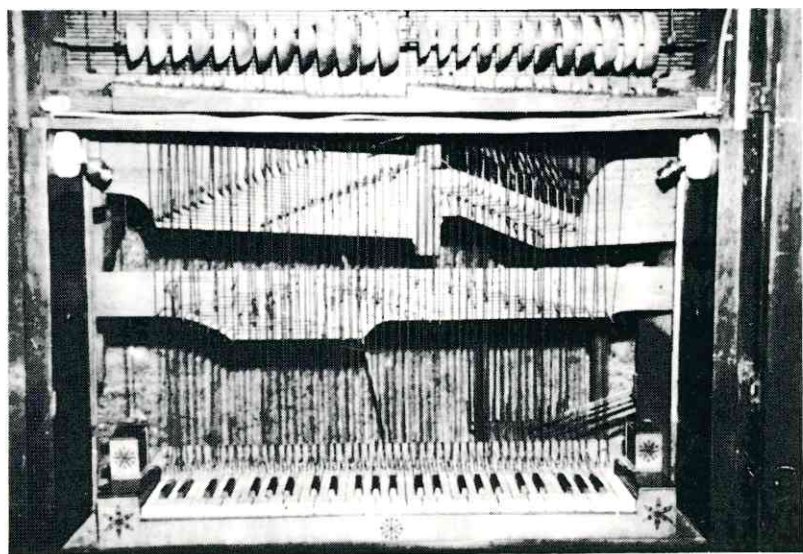
L'instrument est réceptionné le 20 Septembre 1847 par un certain Joseph Meyer, facteur d'orgues à Nice, délégué par l'intendant général du Comté, en la présence du Sémaneur Guiglia, Syndic de Saorge, du Vice-Syndic Gaber, et de Luigi Lingiardi. Joseph Meyer déclare alors que l'orgue correspond aux conditions prescrites par le contrat, et que par la richesse de l'ouvrage et la perfection de sa construction, il dépasse la valeur convenue. Il souligne en outre l'adjonction, par rapport à la convention, d'un cornet chinois «d'une première canne de façade mise en étain au lieu d'être en bois», de «simbales aux pédales à tous les tuyaux» et d'un soufflet de compensation; ces circonstances lui fournissent l'occasion de louer encore les Frères Lingiardi pour «la capacité de leur science». Pour sa part, la commune a pourvu à la construction du buffet et de la tribune.

Signalons que cet instrument, resté intact jusqu'à nos jours, a été restauré durant l'hiver 1978-1979 par Philippe Hartmann.

Textes extraits d'une étude de
René SAORGIN, organiste
professeur au Conservatoire
National de Région de Nice



Quelques vues de l'orgue de Saorge (Photos René SAORGIN)



En annexe à cet article, voici ci-dessous le programme de l'«Été Musical de Breil» pour le mois d'Août, donné en l'Église Baroque Sancta Maria in Albis :
5 Août 1984 à 17 h : QUATUOR A CORDES DE MAYENCE (l'Allemagne Romantique) / 12 Août à 10 h 30 : ACADEMI DOU MIEJOUR (Messe Provençale) / 15 Août à 10 h 30 : CANTARELLA JACQUES VÉROT (Messe de l'Assomption, prés. par Mgr. F. Saint-Macary, Évêque de Nice) / 15 Août à 17 h : RENÉ SAORGIN, ORGANISTE (Concert d'Inauguration de l'Orgue Restauré) / 19 Août à 17 h : LA CAMERATA DE PARIS (du Moyen-Age au Baroque) / 26 Août à 17 h : RENÉ ZOSSO, ANNE OSNOWYCZ (Chansons et Musiques du Moyen-Age et du Folklore Français - vielle à roue et épinette des vosges).

UN HAMEAU RESSUSCITE: LA MINIERE

par William FAUTRE

A partir de Saint-Dalmas de Tende en remontant la D 91, on accède au lac des Mesches; quelques lacets plus haut, sur la gauche, un chemin cahoteux qui suit le torrent «Inferno» conduit à un hameau composé de quelques bâtiments : c'est le centre d'éducation populaire de NEIGE ET MERVEILLES (association loi 1901), qui accueille chaque année de nombreux visiteurs et stagiaires.

Les locaux actuels sont le fruit d'une longue rénovation, de vingt-cinq ans, de l'ancienne Minière de Vallauria qui, au siècle dernier, se situait parmi les plus importantes mines d'Europe. Mais cette mine, dont on extrayait de la galène (minerai de plomb) et de la blende (minerai de zinc), possède en fait une histoire beaucoup plus ancienne. On estime en effet que les premiers travaux pourraient remonter à 3000 ans ; les gravures rupestres de la Vallée des Merveilles témoignent de l'intense activité des populations qui habitaient ces hauteurs. Une statuette de bronze de 9 cm de hauteur a d'ailleurs été découverte à l'intérieur même de la mine en 1901, elle est datée de 1200 ans avant notre ère. Par la suite, les Sarrasins qui occupèrent la totalité du Massif des Maures l'exploitèrent à leur tour, vers 940.

La technique d'extraction, fort simple, consistait à allumer des feux de bois le long de la paroi, puis à projeter de l'eau froide; par le choc thermique, la roche éclatait et l'on pouvait, à l'aide de pics, dégager les blocs de minerai. Les Sarrasins furent rejetés de France vers 970, et la mine resta près de 400 ans sans être exploitée. L'extraction de lentilles de plomb argentifère fut reprise par un seigneur de Tende vers 1350, puis par diverses compagnies jusqu'en 1927, date à laquelle la mine ferma définitivement ses portes.

Entre temps, une grande partie des bâtiments extérieurs fut détruite en 1805 par d'importantes avalanches de neige; signalons que ces bâtiments ont également servi de casernes, entre les deux guerres, pour l'armée italienne.

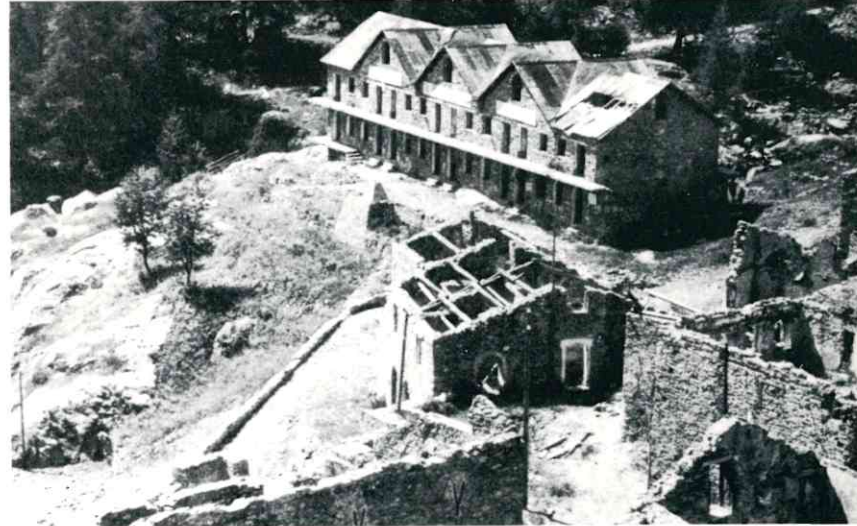
De nos jours, le centre continue la rénovation engagée il y a vingt-cinq ans, sur la base de chantiers de jeunes volontaires, encadrés par des animateurs de chantier. Ils sont près de 40 jeunes à partir de 16 ans, cette année, pour les mois de Juillet et Août, à participer au chantier. Ils sont étrangers pour la plupart, venus des quatre coins du monde, désirant apprendre le français et s'épanouir dans le travail et la vie en collectivité. Cette année par exemple, le réaménagement en sanitaires et «solaire» du bâtiment Authion est en cours. Ce corps de bâtiment, d'une longueur de 32 mètres, a été rénové une première fois il y a vingt ans; il permettra d'accueillir dans un meilleur confort les groupes ou collectivités désirant profiter du cadre naturel de toute beauté qui s'étend alentour. En échange de 4 ou 6 heures de travail par jour, selon leur âge, ces jeunes sont logés et nourris et profitent de la vie culturelle du centre.

En effet, pratiquement chaque soir en période estivale, des films, diaporamas ou débats sont présentés par des animateurs. De plus, une fois par semaine, un moniteur-garde vient animer personnellement une soirée afin de mieux faire connaître le Parc National du Mercantour. Des balades guidées en montagne avec des écoliers sont également réalisées, en collaboration avec le Parc.

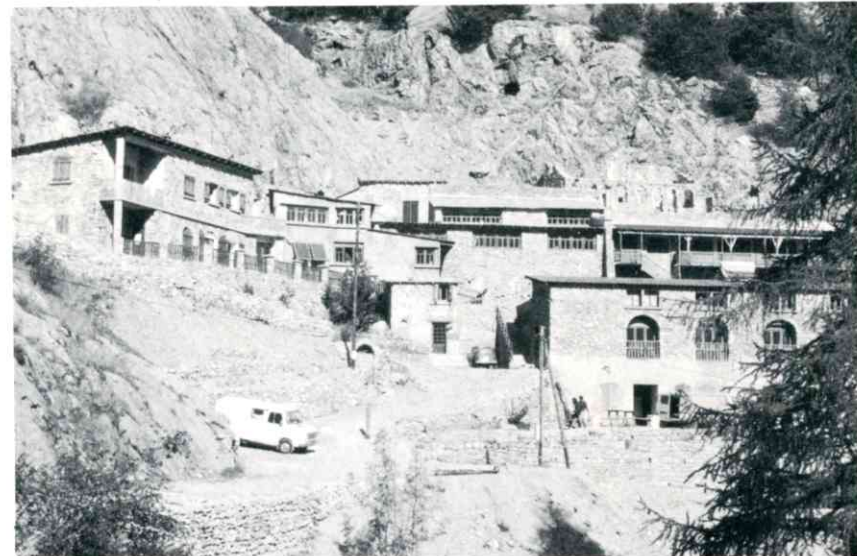
Mais NEIGE ET MERVEILLES est aussi un centre d'accueil pour des personnes désirant visiter la montagne ou les villages environnants. Situé à 2h30 du cœur du Parc du Mercantour, c'est très facilement que les visiteurs peuvent accéder aux célèbres gravures rupestres qui ornent les dalles et les rochers de la Vallée des Merveilles. Le centre est également une association qui propose divers stages artistiques : étalés de la mi-Juin à la mi-Septembre, ces stages permettant aux personnes de s'initier ou se perfectionner en des techniques de différents métiers d'art : sculpture sur bois, tissage, vannerie, poterie, peinture sur soie et randonnée photographique. Les participants, tout en apprenant à se servir de leurs mains, s'intègrent également, par le biais de ces stages, à la vie associative du centre.

Enfin, une dernière vocation de NEIGE ET MERVEILLES est la recherche et l'expérimentation des énergies nouvelles, particulièrement l'énergie solaire. Outre la réalisation et l'installation de capteurs solaires pour les besoins en eau chaude du centre lui-même, un laboratoire expérimental fonctionne grâce à l'énergie d'un panneau de photopiles voltaïques. Un centre de documentation offre aux visiteurs un grand choix de livres ou revues concernant le sujet. Enfin, un des grands projets de l'association serait la construction d'une maison aux sept énergies.

NEIGE ET MERVEILLES, lieu de loisirs, de culture et de travail, est un centre d'animation important de la vallée de la Roya. Souhaitons à tout ceux qui s'y donnent «cœurs et âmes» de continuer à insuffler à ce centre la vie nécessaire, pour le plaisir et la détente de chacun.



Ci-dessus, en 1957, le hameau de La Minière de Vallauria est complètement abandonné. Ci-dessous, de nos jours, après le remarquable travail de restauration, accompli par l'association «Neige et Merveilles». (Photo «Neige et Merveilles»)



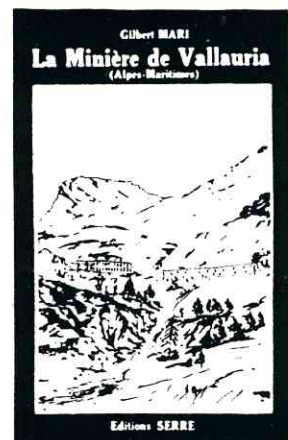
VIENT DE PARAÎTRE : LA MINIERE DE VALLAURIA (Éditions Serre)

format 16 x 24 cm, 71 pages, 55 photos et gravures dont huit en couleurs

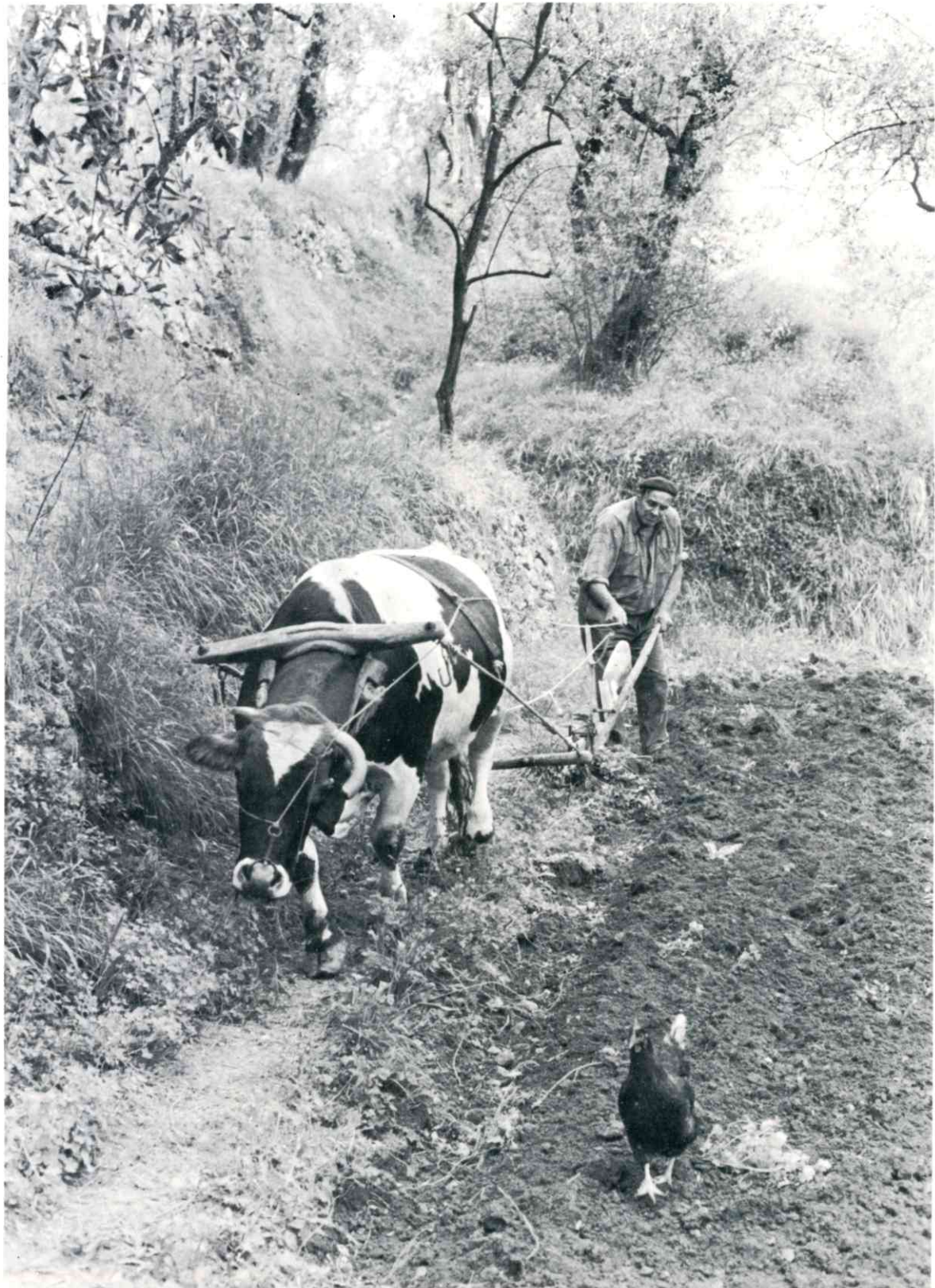
Les Éditions Serre, de Nice, sont connues pour avoir publié de nombreux livres régionaux. Depuis le mois de Juin dernier, ils proposent un nouvel ouvrage très bien documenté sur la Minière de Vallauria. Ce village qui a ressuscité en 1957 grâce à l'association «Neige et Merveilles» avait été abandonné en 1927, à la suite de l'arrêt de l'exploitation des mines, qui produisaient encore à cette époque 120 tonnes de minerai de plomb-zinc chaque jour, faisant vivre une communauté de 200 personnes. Malheureusement, l'effondrement des cours des matières premières obligea l'entreprise à abandonner son activité. Ce livre nous apprend pourtant qu'en 1921, la «Società Elettra Mineraria» avait mis en service une usine pour la production de zinc électrolytique, la première de ce type en Europe; un téléphérique avait même été construit pour transporter les produits des Mesces jusqu'à St.Dalmas de Tende... C'est dire l'intérêt que nous avons porté à la lecture de ce livre, qui présente un aspect méconnu de l'histoire de la vallée de la Roya.

Cet ouvrage est en vente dans les librairies et marchands de journaux de la vallée, au prix de 45 francs. L'on peut aussi se le procurer en écrivant aux Éditions du Cabri, boîte postale 26, 06540 Breil-sur-Roya, en joignant un chèque de 45 francs (gratuité des frais de port), et en précisant bien l'adresse de livraison.

NEIGE ET MERVEILLES



LE DERNIER BOEUF DE LABOUR DES ALPES-MARITIMES EST A BREIL !



Le boeuf a toujours été typique de la vie de nos campagnes... Non le boeuf «moderne», élevé parfois aux hormones, dans le seul but de garnir les étalages des boucheries, mais le vrai, celui dont la puissance permet de redonner vie aux champs, et dont le souffle réchauffe l'enfant de la crèche de Noël ! Ces boeufs-là étaient bien nombreux, il n'y a pas si longtemps ; beaucoup se souviennent de ces doubles attelages qui parcouraient quotidiennement nos campagnes, mais qui ont été peu à peu remplacé dans leur tâche par nos motoculteurs modernes. Pourtant, au hasard d'une conversation avec un voisin, j'ai appris qu'il en restait encore un, à Breil.

La rareté de la chose, mêlée à de la curiosité, m'ont incité à rendre visite à son propriétaire, un agriculteur bien connu des Breillois, Édouard Biemonte, surnommé «Sergente». J'ai été accueilli avec beaucoup de gentillesse, et devant mon intérêt certain, celui-ci m'a très aimablement proposé de le sortir de son étable afin de le faire labourer quelques minutes devant mes yeux ! Lorsque l'on sait que les jours sans pluie de ce mois de Mai 1984 ont été rarissimes, l'on ne peut que remercier doublement Édouard Biemonte de nous avoir consacré ces moments, entre deux averses, alors que tous les agriculteurs en profitaient généralement pour effectuer à la hâte quelques travaux urgents.

Mais revenons à Salvador, puisque tel est le nom – pas très Breillois, il faut bien en convenir – que porte le boeuf en question. Malgré son âge, que par respect pour sa coquetterie nous ne dévoilerons pas, il est en parfaite santé. La seule chose à signaler est l'absence de l'une de ses cornes, dont il ne reste qu'une longueur de 8 centimètres. En effet, se trouvant un jour au milieu de vaches, Salvador, bien que castré depuis l'âge de 12 mois, s'est battu pour obtenir la direction du troupeau. La bataille fut sans doute très acharnée, si l'on en juge par le résultat !

Ajoutons que c'est à Berghe que Édouard Biemonte a acheté son boeuf; au début, il n'en possédait qu'une demi-part, comme cela se faisait beaucoup autrefois. Plus tard, il a pu racheter la seconde part, si bien qu'il se trouve aujourd'hui le seul propriétaire.

Après avoir longuement admiré Salvador à l'oeuvre, et il faut bien dire que la puissance de l'animal se joue des aspérités du terrain, j'en suis venu à me demander quel pouvait être le nombre de boeufs de travail encore en activité. Après avoir contacté par téléphone de nombreux services agricoles et vétérinaires, aucun n'a pu en découvrir d'autres. Il semble donc probable que Salvador demeure le dernier de son espèce de la vallée de la Roya... et même de tout le département des Alpes-Maritimes, et cela sur un total de 2000 bêtes (vaches, taureaux, génisses) encore utilisées.

Souhaitons donc longue vie à Salvador, dont il faut encore signaler qu'il ne comprend que le breillois (!). Il demeure le dernier témoin d'une époque trop vite révolue, celle de l'agriculture d'hier, dont on constate avec surprise qu'elle a peu à peu disparu, sans éclat, de notre vie quotidienne.

Michel BRAUN

Il n'est vraiment pas utile de compléter par une légende les images de ces deux pages, qui «parlent» d'elles-mêmes !
(Photos Michel BRAUN)



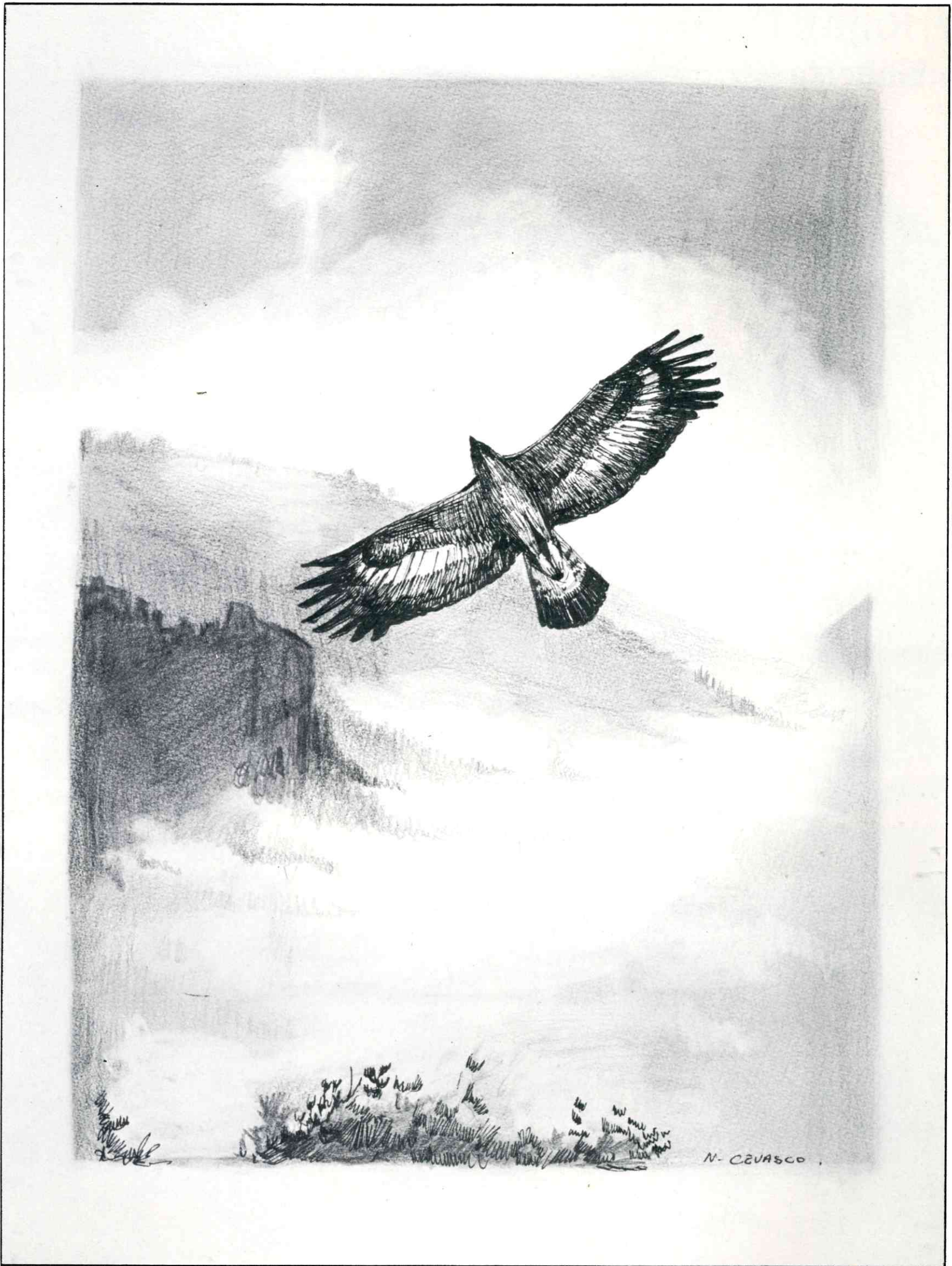
En page suivante : L'on trouvera dans chaque numéro de la revue «LE HAUT-PAYS», en pages centrales, la reproduction en très grand format (poster 32 x 48 cm) d'un document photographique ancien de grand intérêt. Il s'agit ici d'une vue de la rue centrale de TENDE, au début du siècle, à l'époque où la voie ferrée de Cuneo n'arrivait encore qu'à Vievola, et où la correspondance vers Vintimille était assurée par l'autobus, que l'on voit ici lors de son passage à Tende (Document G. DE SANTOS)

Tenda (V)
Corso Emanu



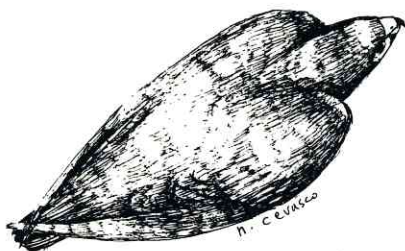
lle Roja)
le Siliberto





Nature - Environnement: L'AIGLE ROYAL

Cela faisait seulement une demi-heure que nous étions arrivés sous la barre rocheuse dans laquelle était l'aire. Accroupis sous les pins sylvestre, nous étions à l'abri du regard perçant des aigles. Un «kiyou» plaintif retentit, c'était l'aiglon qui venait d'apercevoir un des parents; petit point dans le ciel, invisible encore à nos yeux.



L'aigle surgit soudain d'une crête brisée, il piqua en direction de l'aire, les ailes serrées le long du corps comme une bombe. Soudain, ouvrant ses ailes, il lâcha quelque chose qu'il tenait contre son ventre, malgré les jumelles nous ne pûmes discerner la nature de cette prise qui chutait en tourbillonnant; brusquement un sifflement effroyable déchira l'air au-dessus de nous, instinctivement je baissai la tête: c'était un deuxième aigle qui, dans un plongeon fulgurant, rattrapa et se saisit de la proie avant qu'elle n'atteigne le sol; il se dirigea aussitôt vers l'aire d'où l'aiglon n'avait cessé de crier sa faim.

Beaucoup de personnes sont étonnées d'apprendre qu'il existe encore des aigles dans notre région. Il est vrai qu'après avoir été persécuté avec d'autres rapaces, l'aigle royal retrouve, maintenant qu'il est protégé, ses territoires qu'il avait dû abandonner. Malgré cela, leur nombre reste faible et ne pourra jamais dépasser les possibilités d'accueil du territoire, soit 50 à 100 km²/couple.

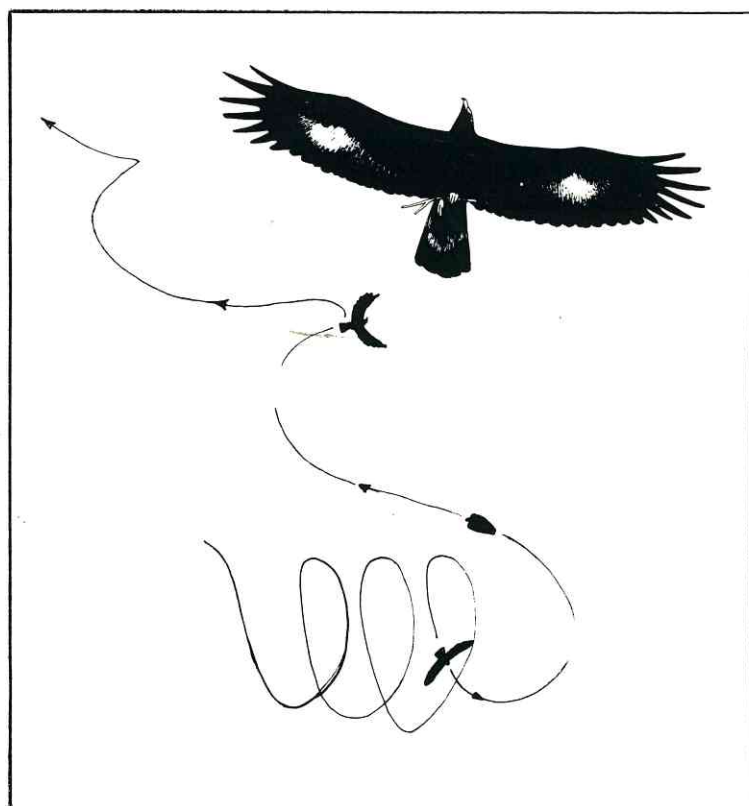
Avec ses deux mètres d'envergure, l'aigle royal est le plus grand de nos rapaces; la femelle est plus grande: 2m30 pour 5 à 6 kilos, et le mâle 1m80 pour 4 à 5 kilos seulement. Ce n'est toutefois pas par la taille que l'on peut reconnaître les jeunes des adultes; tous les oiseaux, dès lors qu'ils quittent le nid et volent, sont de la grandeur des adultes. Lorsqu'il y a une légère différence, il s'agit du mâle et de la femelle; par contre, si vous voyez deux aigles de même taille mais dont l'un est marron alors que l'autre est plus sombre avec des taches très blanches sur les ailes et la queue, il s'agit respectivement d'un adulte accompagné d'un jeune de l'année, appelé aigle immature. Les taches iront en s'atténuant avec l'âge jusqu'à disparaître vers 5 ans, âge adulte. Des couples peuvent cependant se former avant l'âge adulte, c'est l'époque subadulte.



AIGLE ROYAL ADULTE (dès 5 ans)

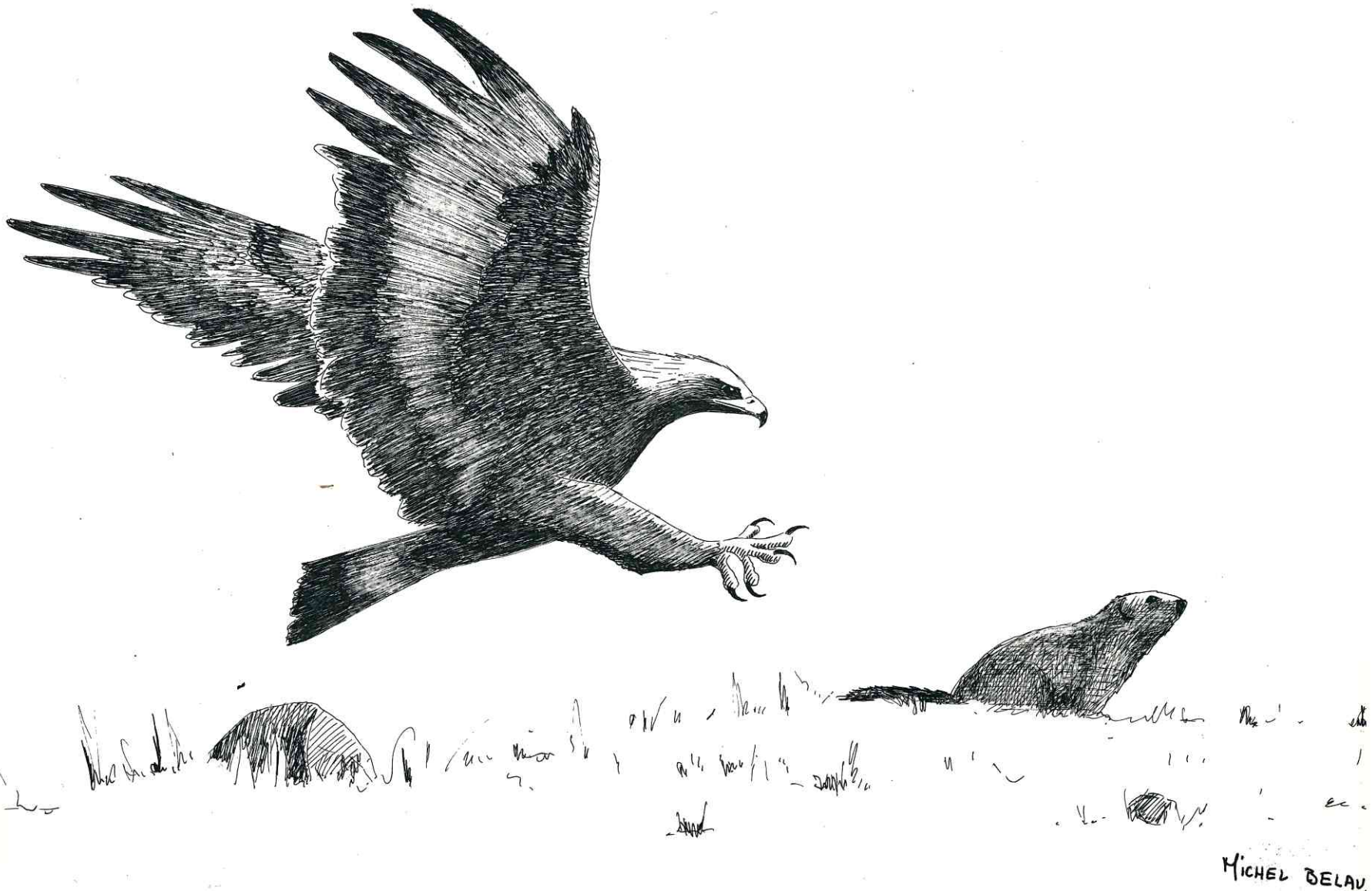
AIGLE ROYAL SUBADULTE (de 2 à 5 ans)

AIGLE ROYAL IMMATURE



La période de la reproduction commence dès la fin de l'hiver, le couple très fidèle va parader aux alentours des aires qu'il utilise régulièrement à tour de rôle pour nicher: les aigles montent très haut jusqu'à disparaître et piquent vers le sol dans une série de festons et de chandelles. Un morceau de bois est parfois pris dans les serres, lâché en plein vol puis rattrapé par l'un et par l'autre juste avant qu'il ne touche le sol. Toutes ces parades sont des préludes à l'accouplement.

L'altitude de l'aire varie suivant le territoire, de 400 m à 2000 m; elle est toujours située en-dessous des territoires de chasse afin d'aider l'aigle dans le transport des proies qui ne peuvent excéder son propre poids, c'est à dire 4 à 5 kilos. La proie idéale, par son poids et son abondance en montagne est la marmotte. L'aigle, comme tous les prédateurs, joue là son rôle de régulateur, sélectionnant ici un jeune imprudent, là un sujet malade ou âgé. L'hiver, par contre, les marmottes dorment sous une épaisse couche de neige; l'aigle doit alors souvent jeuner plusieurs jours, il se contentera des restes d'une carcasse de chamois pris sous l'avalanche. Les populations d'aigles moins alpines comme ceux de Breil doivent se rabattre sur des proies moins abondantes: fouine, martre, jeune renard, lièvre, corbeau et même chat errant; l'analyse des proies a pu être faite à partir des ossements trouvés sous les aires.



Le succès de reproduction et d'élevage des jeunes est lié à l'abondance des prises. Sur les territoires très riches, un couple peut parfois élever deux aiglons, mais la règle générale est d'un jeune à l'envol pour deux oeufs pondus; le succès de reproduction est souvent nul pour les territoires plus pauvres de basse montagne. Une question encore mystérieuse reste le devenir de ces jeunes aigles: Après une période d'apprentissage avec les parents, les jeunes sont refoulés hors du territoire et errent à la recherche d'un secteur non occupé et d'une nourriture difficile à trouver. Ces jeunes aigles sont souvent victimes, par leur imprudence, d'une ligne électrique ou bien de la faim. Peut-être qu'un des plus chanceux prendra la place d'un adulte mort; ces jeunes erratiques servent ainsi de réservoir vivant prêt à occuper une place libre. Et la meilleure protection qu'on puisse leur assurer, c'est d'augmenter la possibilité d'habitat des anciens territoires maintenant abandonnés, en protégeant les sites et la faune sauvage.

Jean-Marie CEVASCO
garde-moniteur au Parc National du Mercantour

Dessins de Michel BELAUD et Nicole CEVASCO



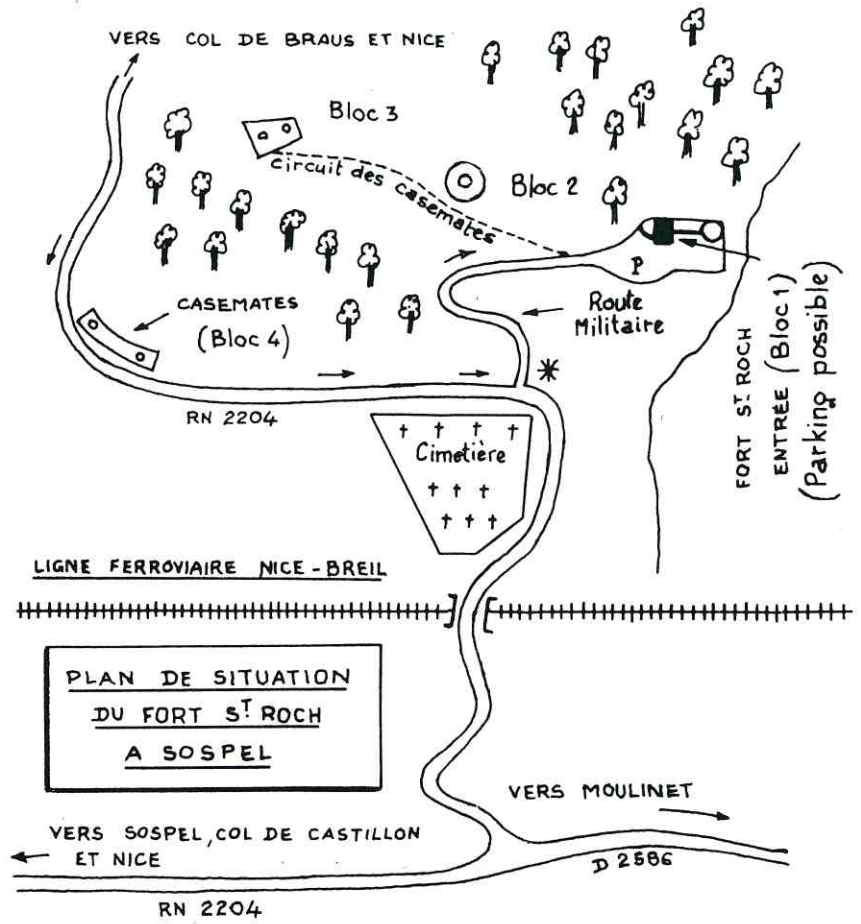
UNE BALADE BIEN INSOLITE DANS LA PITTORESQUE VALLEE DE LA BEVERA

par Yann DUVIVIER

Ami lecteur, c'est à une bien étrange promenade que je vous convie aujourd'hui, dans cette charmante vallée de la Bévera, à Sospel pour ne rien vous cacher. Au cours de cet itinéraire inhabituel, vous ne ménagerez pas vos jambes, votre parcours sera jalonné de descentes et de montées, mais vous ne verrez point de beaux paysages, le ciel bleu sera invisible d'un bout à l'autre du trajet, et l'atmosphère sera plutôt fraîche, voire même humide en certaines saisons. Aucun intérêt alors, me direz-vous ! Ce n'est pas si évident, mais laissez-moi vous expliquer et vous ne serez, je pense, pas déçus.

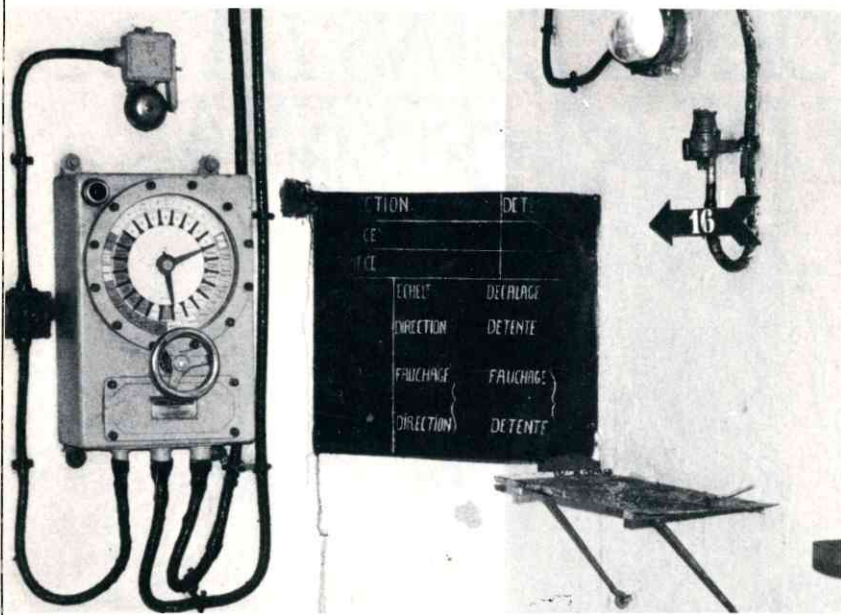
Pour vous aider à vous préparer à la «randonnée» que je vous propose, il nous faut remonter le cours de l'Histoire. Si vous avez la patience de me lire jusqu'au bout, peut-être vous découvrirez-vous alors une brusque vocation, et désirerez-vous approfondir vos connaissances sur la question. La région, croyez-moi, est riche en ce domaine et vous aurez largement de quoi meubler vos week-ends pendant de longs mois. Mais assez de mystères, et remontons dans le temps comme je vous l'ai proposé. Arrêtons-nous un moment à la fin de la Première Guerre Mondiale, la «Grande Guerre» comme l'on dit dans les manuels d'Histoire. Au lendemain de ce conflit meurtrier (1.850.000 morts côté français, 2.000.000 côté allemand), le Grand État Major Français entreprit de faire un bilan du comportement au feu de la position française à cette époque. En fait, la plupart des places fortes ayant subi les combats faisaient partie d'un ensemble d'ouvrages pensés et édifiés dans les années 1880, connus sous le nom de «ligne Séré de Rivière». C'était en effet après le désastre de 1870 et le départ des Prussiens en Septembre 1873 que la France commença à étudier les moyens de se garantir contre toute attaque venant d'au-delà du Rhin. Le péril toutefois n'était pas seulement germanique; l'Italie, sous l'impulsion du ministre Crispi, commença dès 1887 à durcir ses relations diplomatiques avec la France, la question de Nice et de la Savoie étant la pomme de discorde des deux pays. Ces rapports difficiles furent le prétexte pour le Grand État Major Français de prolonger la nouvelle ligne de fortification dans le Sud-Est, au plus près des frontières définies au rattachement de 1887, et tous cet ensemble sera amené à faire ses preuves au cours du premier conflit mondial. En 1919 donc, le Haut Commandement jugea que les fortifications statiques s'étaient dans l'ensemble bien comportées, le béton ayant bien tenu dans les endroits où il avait été employé.

Mais à la suite des nombreuses pertes humaines, subies en particulier au début des combats, la France décida de développer sa tactique de défense et de défendre son territoire par une troupe protégée au maximum des attaques d'un éventuel assaillant. Il fut alors admis que la ligne Séré de Rivière ne pourrait plus constituer dans les années à venir qu'une bonne deuxième ligne de défense. La première ligne sera confiée à un type d'ouvrage nouveau, mis à l'étude dès 1922, date de la création de la Commission de Défense du Territoire, chargée d'étudier les problèmes de la défense des frontières. C'est la Commission d'Organisation des Régions Fortifiées, créée en 1927, qui se chargera de la construction de la nouvelle ligne fortifiée, connue sous le nom de Ligne Maginot, du nom du ministre mort en service en 1932 dans le gouvernement Laval. Curieusement, le premier ensemble fortifié de ce type ayant vu le jour fut le Fort de la Madeleine, près du village de Rimplas dominant la vallée de la Tinée (Alpes-Maritimes), dont la construction débuta précipitamment en 1928 à la suite de l'attitude menaçante de l'Italie fasciste envers la France. Notre région fut alors puissamment fortifiée, depuis le littoral jusqu'en haute montagne. La zone de Sospel en particulier retint l'attention des dirigeants militaires, au point qu'aux dires de certains, il fallait s'attendre à ce que la vallée de la Bévera devienne le

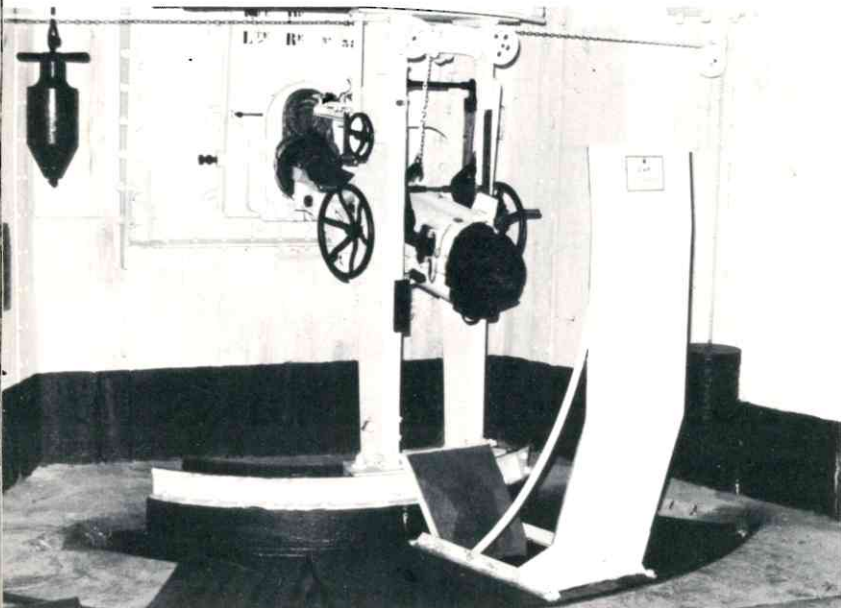


Sospel : l'entrée du Fort Saint-Roch, un monument historique original qui se trouve dans les faubourgs de la ville, ce qui rend sa visite aisée, même si l'on ne possède pas de voiture (Photo Yann DUVIVIER)





Ci-dessus, au Fort-Saint-Roch de Sospel, le transmetteur d'ordres, qui semble encore en parfait état. Ci-dessous, c'est le canon de 75 mm du Fort de Sainte-Agnès, semblable à celui de Sospel, que nous présentons. En bas de page, voici un 'engin plus pacifique, en l'occurrence un véritable tuniculaire ! (Photos Yann DUVIVIER)



«Verdun» des Alpes-Maritimes. L'expérience de Juin 1940 montrera que la menace italienne était limitée. La fortification Maginot infligea à l'Assaillant des pertes sévères; jamais il ne put pénétrer de manière décisive dans le pays. La devise de la ligne Maginot était «On ne passe pas». Dans notre région, en tout cas, le contrat a été bien rempli. Le Secteur Fortifié des Alpes-Maritimes a bien rempli sa mission.

Mais nous parlions plus haut de Sospel, charmante localité située dans une cuvette entourés de montagnes parfois très hautes, et où pratiquement chaque sommet, chaque piton, abrite un fort ou un avant-poste fortifié. On trouve donc ainsi en majorité de gros ouvrages C.O.R.F. (Comité d'Organisation des Régions Fortifiées, déjà cité); ce sont les forts du Castillon, du Barbonnet, de l'Agaisen, du Mont-Gros, du Col-de-Brouis. Celui du Barbonnet mérite quelque attention : la colline comporte en effet deux ouvrages : l'ancien au sommet (1882), équipé de deux tourelles de 155 mm en fonte dure, le tout époque «Séré de Rivière»; le fort «moderne» Maginot est en-dessous. L'on trouve également au-dessus de la vallée des ouvrages plus petits comme le Champ de Tir de l'Agaisen ou l'Avant-Poste de Castes Ruines. Ça et là, quelques casemates isolées sont destinées à contrôler un passage névralgique : blockaus du Golfe, de la Gare. Un seul gros ouvrage se trouve pratiquement en ville, c'est le Fort Saint-Roch, et c'est lui que je vous invite à découvrir aujourd'hui !

Déclassé par l'armée depuis 10 ans environ, et utilisé ensuite brièvement comme champignonnière, le Fort Saint-Roch a été confié récemment à une association de bénévoles, dont le seul but est de le restaurer et de le faire visiter en tant que monument historique. Ainsi, tous les jours sauf le lundi, de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h, le public peut visiter cette forteresse qui n'a rien à envier à ses consœurs de l'Est. Le plan de situation de l'ouvrage, mieux qu'un long discours, en donne la place; des panneaux indicateurs contribueront à vous guider. Signalons qu'un petit parc autos situé à l'entrée sera le bienvenu pour les visiteurs motorisés. D'autres peuvent également venir en empruntant la pittoresque ligne ferroviaire Nice — Breil.

La première impression en arrivant sur place est que toutes les installations sont peu visibles de l'extérieur. Il faut se dire dès à présent qu'un ouvrage de ce genre est en fait un véritable «sous-marin» terrestre, dont les périscopes sont constitués par des «cloches» en acier très épais émergeant ça et là, qui permettent l'observation, la défense ou bien les deux à la fois. Le Fort Saint-Roch, édifié de 1930 à 1934, abritait un «équipage» de 5 officiers et 210 hommes ! Toute cette population pouvait d'ailleurs vivre en autarcie pendant deux à trois mois grâce à des réserves suffisantes de vivres, d'eau, de gas-oil, de charbon, et bien entendu de munitions. En temps de paix, la position est reliée au réseau E.D.F. pour l'énergie électrique. En cas de guerre, ou si une coupure secteur survient, des groupes électrogènes fournissent le courant.

Pour entrer à l'intérieur du fort, il y a deux passages possibles : le pont-levis ou «Entrée Munitions» et à côté une petite passerelle ou «Entrée Hommes». Ces deux passages enjambent un fossé profond, dit fossé Diamant, le tout étant défendu par une cloche Guetteur Fusil-Mitrailleur (G.F.M.) au-dessus et deux embransurs pour Fusils-Mitrailleurs (F.M.). Sitôt franchi le seuil, l'aventure va commencer, juste le temps d'acquitter le droit d'entrée (adultes 10 f., enfants 6 f.) et d'acquérir pour 5 f. les deux brochures contenant, l'une l'histoire du Saint-Roch, l'autre un guide de visite indiquant les endroits à ne pas manquer. Le parcours est banalisé, éclairé même en cas de panne secteur, il est impossible de s'égarer. Dès le départ, on est stupéfait devant l'immense galerie principale qui s'étire devant soi. Mais n'ayez crainte, avancez, non sans avoir au passage remarqué les systèmes de défense de l'entrée (créneaux F.M. et portes blindées). A vos pieds, une voie Decauville à écartement de 60 cm court le long du passage. Des wagonnets manœuvrés à la main roulant sur ce réseau sont visibles plus loin. Ils sont destinés à porter aux différents points du fort munitions, filtres ou autre matériel lourd. Ça et là de petites plaques tournantes permettent de ranger les wagonnets dans des renforcements ou garages.

Progressant dans la galerie, nous trouvons la cuisine pouvant fonctionner au fuel ou au charbon; à droite, l'usine électrique et ses trois moteurs SMIM de 50 ch chacun, destinée à alimenter le fort en toute indépendance. Une réserve de carburant est attenante, constituée de quatre cuves de 6000 l. chacune. En poursuivant notre chemin, toujours sur notre droite, un très intéressant musée renferme des échantillons d'équipements militaires utilisés à l'époque. Reprenant la galerie principale, on découvre la salle des cuves à eau potable (3 cuves de 15.000 l. chacune) et à droite, en haut d'un escalier, le local équipé du système de filtrage des eaux. Plus loin encore, nous visitons les chambres de troupe, les WC avec leurs normes sévères d'utilisation (lisez les plaques apposées), les lavabos. En continuant, à gauche, la première salle des filtres à air : en temps de paix, une ventilation dite «air pur» fonctionne en permanence; en cas de guerre, pour se préserver des attaques aux gaz de sinistre souvenir, le fort est mis en surpression atmosphérique; des détecteurs de gaz toxiques, en place au niveau de certains créneaux d'observation ou de tir, déclenchent en temps voulu une ventilation dite «air vicié», qui agit par l'intermédiaire des filtres (gros cylindres). Les différents modes d'aération engendrent un bruit permanent amplifié encore par l'effet de tuyau sonore dû aux galeries. Au fond de cette première salle des filtres, un couloir mène au bloc «2» : une cloche «G.F.M.» accessible au moyen d'une échelle verticale de 12 m (gare au vertige en redescendant !)

Revenant dans le boyau central, jetons un coup d'oeil sur le P.C. de la forteresse (remarquer le coffre-fort). C'est à cet endroit que tous les renseignements venant des cloches ou éventuellement de l'extérieur sont centralisés. En fonction de la nature de l'attaque, de sa direction et de nombreux autres paramètres, l'ordre est lancé par l'intermédiaire du P.C. d'artillerie en vue de faire agir le bloc de combat jugé le plus efficace. La communication est faite au moyen de transmetteurs d'ordre, un peu comme dans la marine : au bloc de tir sollicité, une flèche rouge se positionne sur une incidation; le chef de bloc amène alors la flèche noire sur la rouge (ordre bien reçu); le déclenchement du feu est alors donné ou bien laissé à l'initiative des artilleurs. Vu le bruit permanent régnant dans les casemates, en particulier en période de combat, ce système de transmission est le seul valable. En face du P.C. d'artillerie se situe la salle des transmissions, puis à droite l'infirmerie (Croix-Rouge) et sa petite salle d'opérations. Plus en avant, nous rencontrons la deuxième salle des filtres, dont ceux entreposés sur la gauche sont de rechange. Au fond à gauche, un couloir mène au bloc «3». Là de bonnes jambes sont nécessaires car il faut emprunter un escalier en colimaçon de 170 marches pour aboutir à une cloche Lance-Grenades (L.G.) et un observatoire. A noter que cette cloche «L.G.» était prévue pour recevoir un mortier vertical de 50 ou 60 mm, qui ne fut en définitive pas placé, et dont l'ouverture a été obturée.

C'est en revenant dans la grande galerie que l'on aborde la zone du plan incliné et du funiculaire. Disons tout de suite que le Saint-Roch est le seul ouvrage de la région à posséder un tel équipement. La configuration du terrain extérieur l'imposait pour conserver une épaisseur suffisante de terre au-dessus de la voûte bétonnée. Le charriot portant sa charge est placé sur la nacelle. La machinerie visible à côté est alors mise en route et la descente s'effectue. Quelque 25 m plus bas, le wagonnet est remis sur voie de 60 cm et il est soit garé au fond du couloir, soit orienté, en manoeuvrant une aiguille rustique, vers la droite dans un grand couloir, sur lequel débouchent trois salles de stockage munitions. A l'entrée de ce souterrain, qui est en fait l'accès au bloc «4», seul gros bloc de combat actif, jetons un regard sur la grosse porte blindée permettant d'isoler cette section du reste du fort. L'on peut voir aussi des portes plus légères, destinées à assurer l'hermétisme atmosphérique en période de combat (surpression), qui est en quelque sorte un sas. Après ces portes, l'on remarque des WC à gauche (à ne pas utiliser SVP !), les soutes à munitions à droite, et au bout du couloir le local disciplinaire. En face de la troisième chambre à poudre, l'ascenseur et sa machinerie. On peut ainsi monter munitions et équipements aux blocs de tir situés plus haut. Un escalier de 100 marches s'enroule autour de la cage du monte-charges et mène tout d'abord à un premier niveau,

composé de deux chambres de tir de mortiers de 81 mm. Les pièces étaient spécialement étudiées pour la forteresse; elles se chargent par une culasse, l'angle de tir étant constant : 45°. Le canon ne peut tirer que si un volet blindé de sécurité est démasqué devant le créneau de tir. On peut observer, sur chaque mortier, les deux gros cylindres faisant partie du système de refroidissement (50 l. par jour). En débouchant de l'escalier principal, à gauche une deuxième chambre de tir comporte un transmetteur d'ordres. En sortant de cette deuxième chambre (attention ! escalier très raide), on peut revenir sur la première salle. A côté de l'emplacement du mortier absent, une porte blindée capte notre attention : on est en présence de l'issue de secours de l'ouvrage, qui s'ouvre sur un boyau étroit débouchant dans le fossé Diamant du bloc «4». Une alarme anti-personnel (F.M.) contrôle ce passage.

Revenons maintenant vers le monte-charges; l'escalier principal nous mène en quelques enjambées au deuxième niveau. L'ensemble de son armement est absent actuellement, mais il faut savoir que ce bloc disposait d'un canon 75 modèle 29 de portée 12.000 m, tirant 30 coups/minute, le tube sortant du créneau à travers une rotule. La photographie ci-contre, prise au fort Sainte-Agnès, au-dessus de Menton, donne une idée de l'aspect de cet équipement. Il y avait aussi des mitrailleuses jumelées Reibel, portant à 1.500 m à la cadence de tir de 750 coups/minute. Cette arme est d'ailleurs toujours, de nos jours, utilisée sur le char AMX 13. On trouve enfin un fusil-mitrailleur matricule 24/29 portant à 600 m, crachant des projectiles de 7,5 mm à la cadence de 500 coups/minute. Autre détail important, l'on peut remarquer à l'arrière de l'emplacement du canon de 75 mm un bouclier métallique. Sur cette pièce venait ricocher, après le départ du coup, la douille de l'obus; elle tombait alors dans un évidement à la base du bouclier et s'engageait sur un «toboggan» qui la conduisait dans un local fermé hermétiquement; il fallait dégager cette pièce pour récupérer les douilles.

Mais ne croyez pas que ces détails techniques soient dictés par une quelconque «nostalgie» de batailles. Elles sont destinées uniquement à éclairer les amateurs de l'Histoire en général, et de celle de notre région en particulier, sur un point du passé; la description des armes que possédait ce fort n'en est qu'un aspect, permettant de mieux en comprendre l'aspect de défense du territoire. Mais nous voici parvenus au terme de notre visite. Après un dernier coup d'oeil sur les plateformes d'accès aux cloches, il ne nous reste plus qu'à redescendre jusqu'au bas du funiculaire, et peut-être remarquerons-nous des détails qui nous avaient échappé à l'aller. Remontant l'escalier longeant le funiculaire, nous nous retrouvons au sommet, dans la grande galerie principale. Encore quelques instants, et nous voici à notre point de départ, surpris par la brusque sensation de chaleur, surtout en été. Rappelons que la température intérieure du souterrain est de l'ordre de 13°. Avant de quitter ces lieux marqués par l'histoire, ne manquez pas toutefois de repartir faire le circuit des Tourelles. En effet, à 30 m de la sortie, à droite, un petit sentier mène vers la cloche G.F.M. du bloc 2 et les deux cloches du bloc 3. De ce dernier, la vue sur le pays est splendide !

Ce périple est maintenant terminé. .. sur le papier. Peut-être avez-vous maintenant l'envie de découvrir par vous-même ce vestige d'une époque que nous souhaitons révolue. Si cela vous tente, allez le visiter. L'ambiance y est cordiale, les conversations avec des anciens souvent présents sont dignes d'intérêt, et vous permettront d'en savoir un peu plus sur cet aspect méconnu de notre région.



ROYA-BEVERA MAGAZINE

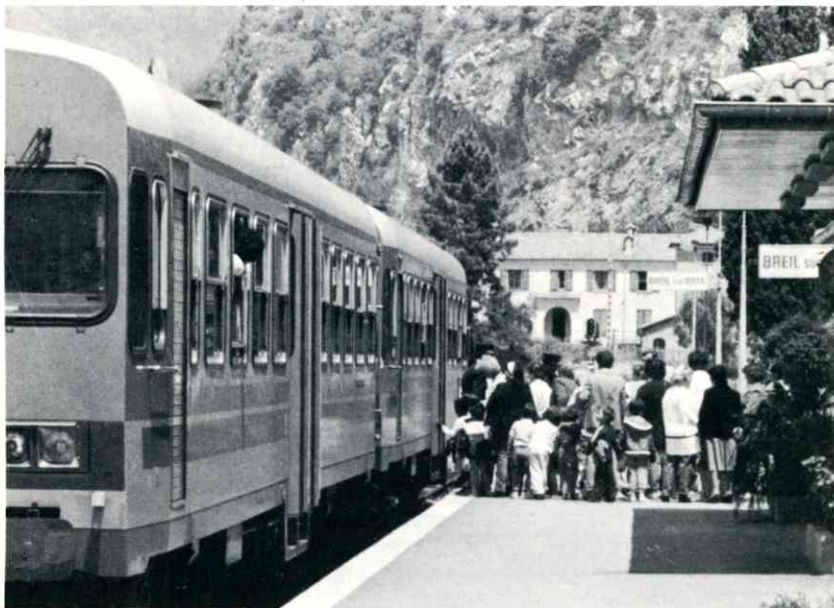
C'est une rubrique vivante sur l'actualité de nos vallées que nous vous proposons ici; ces premiers articles sont destinés à montrer ce qu'elle pourrait être. Elle nous semble en effet avoir sa place, même dans une revue ne paraissant qu'environ 4 fois par an, l'actualité immédiate étant tout de même suivie par les quotidiens, tant régionaux que nationaux. Elle voudrait parler, en quelques lignes ou par une photo, de la vie de tous les jours dans nos vallées; c'est pourquoi il est nécessaire que l'équipe de correspondants bénévoles se développe, ce n'est qu'avec votre aide que nous serons en mesure de présenter les événements les plus marquants (sportifs, culturels, etc...), tout en conservant une indépendance totale face aux sujets «à conflits» et «partisans», qui n'ont pas leur place dans nos colonnes. Amis lecteurs, vous nous rendrez service en nous donnant vos avis et conseils sur le questionnaire de la page 2, auquel nous vous demandons de vous reporter.

NOUVEAUX AUTORAIS MODERNES POUR LA LIGNE VINTIMILLE — BREIL — CONI :

par Michel BRAUN

Il y a cinq ans, l'on inaugurait cette fameuse ligne Nice — Coni, dont tous les habitants de la Roya réclamaient la reconstruction depuis ... 1945 ! Depuis sa remise en service, elle a transporté plusieurs millions de personnes, à la grande satisfaction de tous. Si, en période creuse, on ne trouve qu'une vingtaine de voyageurs dans certains trains, par contre l'été, ou bien durant la période des sports d'hiver, l'on a pu voir passer jusqu'à 5000 personnes en une seule journée !

L'on sait que l'exploitation de ce chemin de fer de la Roya est à la charge des chemins de fer italiens, par suite d'accords entre nos deux pays. Ces derniers, dont le souci constant est d'en améliorer les prestations, viennent d'y mettre en service de nouveaux autorails très confortables, assez semblables extérieurement aux anciens déjà en service entre Breil et Vintimille (ainsi qu'entre Turin et Nice), par contre leur aménagement intérieur est très différent. Les sièges, en particulier, sont ceux que l'on trouve désormais dans les trains très modernes des grandes lignes italiennes. Ils sont pour l'instant utilisés entre Coni et Vintimille, mais ils n'attendent que leur équipement en systèmes de sécurité conformes aux normes françaises pour pouvoir descendre à Nice, avec les trains express directs Turin — Nice et retour.



*Ci-dessus, les élèves de l'École Maternelle de Breil s'apprennent à utiliser un des nouveaux autorails, modernes et confortables, en service dans la Roya, pour aller rendre visite à leurs petits collègues de Saint-Dalmas de Tende. En haut de la page à droite, c'est à Tende que l'on découvre le curieux autorail prototype que de nombreux habitants de la Haute Roya sont venus admirer le 22 Juin. Ci-contre en bas, une vue de l'animation qui régnait à Fontan lors de la fête de la St. Jean !
(Photos Michel BRAUN et Jean-Marie CEVASCO)*

Puisque nous voilà sur cette ligne ferroviaire, il semble intéressant de signaler qu'il y circule de nouveau tous les jours, et pour toute la période estivale (3 Juin — 29 Septembre) un train international avec des voitures directes de et pour la Suisse. Son horaire est bien pratique pour tous ceux qui désirent se rendre en Italie du Nord ou en Suisse :
départ de Vintimille 12h37 - Breil 13h12 - Limone 14h09 - Coni 14h43 - Turin 15h58 - Berne 21h27; retour: départ de Berne 7h21 - Turin 12h26 - Coni 13h40 - Limone 14h25 - Breil 15h03. Il y a correspondance à Vintimille vers la Côte-d'Azur, et tout au long du parcours vers les grandes villes d'Italie et de Suisse.



D'autre part, la ligne Nice — Coni, en raison de l'attrait touristique qu'elle représente, voit circuler toute l'année des trains spéciaux affrétés par des écoles ou des agences de voyage. Traditionnellement, durant les mois de Mai et Juin, plusieurs trains conduisent vers nos montagnes des centaines d'enfants des écoles de la côte pour leurs sorties de fin d'année. Ces convois passent souvent inaperçus; il n'en a pas été de même les 21 et 22 Juin derniers, où de nombreux riverains ont été intrigués par le passage d'un autorail assez curieux, de couleur bleu et orange, avec un gros dôme panoramique à la place du toit. Ce véhicule est en fait un prototype d'autorail à étage (deux niveaux), construit par un groupement international franco-italo-suisse. Descendu à vide de Turin le 21 Juin, il est remonté le lendemain avec à son bord de nombreuses personnalités. Un déjeuner-débat ayant été organisé à Tende, de nombreux habitants de la Haute-Roya ont pu admirer ce prototype lors de son stationnement en gare. Parmi les trains originaux ayant parcouru la ligne, signalons également le passage le 9 Juin d'un train d'agence allemand (Freundenstadt — Turin — Cuneo — Bordighera), dont la particularité a été de passer à Breil à onze heures du soir, donnant à notre ligne des airs de grand axe international ! Le dimanche 8 Juillet enfin, c'est un autre train d'agence qui a circulé de San-Remo à Coni (pour Zürich), composé de voitures panoramiques, Pullman et restaurant de luxe. Tout ceci démontre, s'il était encore nécessaire de le démontrer, l'utilité de notre ligne, qui relie de façon rapide et commode la France au Piémont et à l'Italie toute entière, avec un débouché rapide vers le Nord (Suisse, Allemagne, etc).



par Catherine GROS

La Fête de la Musique ... cette année tout le monde en a entendu parler, ne serait-ce que par l'annonce à la Radio ou à la Télévision d'une immense fête, prévue à Paris et réunissant de nombreuses vedettes. Mais la Fête de la Musique à Saorge, qui en a entendu parler ?

Tout a commencé il y a deux ans : une nuit prévue pour laisser aux musiciens amateurs la possibilité de s'exprimer dans les rues sans crainte des repréailles, il fallait en profiter ! Aussitôt les idées fusent : on pourrait commencer par sonner les cloches à toute volée ... Qui est musicien ? On pourrait contacter tel ou tel autre ... il faut prévoir à boire et à manger ...

Peu de temps reste avant la date fatidique, et au jour J les musiciens sont peu nombreux (dois-je compter parmi ces derniers le propriétaire de la trompette discordante qui atterrit en bas de la place Ciapagne ?) mais Radio Baie des Anges est là avec sa sono. On est sauvé ! «Ambiance sympa, on recommencera !»

1983 fut un peu différent. La fête eut lieu au Soutai. L'organisation fut prise en main par «Lo Mesclun», qui offrit tonneau de vin, merguez et sardines, invitant la population à prévoir quelques douceurs en plus, afin que chacun participe à sa façon (à vos fourneaux, Mesdames, et pourquoi pas vous aussi Messieurs !)

Plus de musique également : saxi, fifre, tam-tam ... Jeunes et vieux dansèrent jusqu'à deux heures du matin, tandis que d'autres entonnaient des chants italiens.

Et cette année, que s'est-il passé ? L'organisation s'affine avec le temps. «Lo Mesclun», devenu Foyer Roral, placarde des affiches sur tous les panneaux; les uns enregistrent de la musique (danses traditionnelles, rock, tango, passos ...), il y en aura pour tous les goûts, sauf peut-être pour les plus jeunes; les autres répètent, autour d'une pizza, les chants italiens; enfin, la veille, toute une équipe part chercher un piano à Monaco ... il trônera sur la place de la République.

C'est parti ! Paul, comme tous les ans, s'en donne à cœur joie. Les cloches sonnent à toute volée, appelant la population à venir assister à un concert d'orgue, exécuté par René Saorgin. Peu de monde, malheureusement, pour une musique parfois surprenante et interprétée avec beaucoup de talent. Publicité mal faite ou heure peu pratique ?

Dehors attend l'apéritif offert par la Mairie; la fête continue ... Au Soutai, les tables sont dressées, la sono est en place, le piano attend ...

Petit à petit, tout le monde arrive ... Nous serons près de deux-cent de Saorge bien sûr, mais aussi de Fontan, Breil, St.Dalmas, sans compter les touristes de passage qui garderont un bon souvenir, je pense, d'une fête villageoise où ils ont bu et mangé sans se priver.

Renate au piano, Yves au saxo commencent une aubade (dommage qu'ils n'aient pas de micro !), tandis que les uns et les autres se retrouvent devant un verre, des ganses, des pissaladières, du fromage du pays ou des merguez ... Soudain quelqu'un entonne un chant italien, et un petit groupe suit; tous les «classiques» y passent. Manu se met au tambour, puis René tente d'interpréter une valse à l'accordéon. Les adeptes des «balleti» demandent une cassette et s'exécutent avec joie ! Visiblement, l'atelier danse traditionnelle a servi à quelque chose !

Rapidement, les partisans de la danse d'un côté, de la musique de l'autre, s'affrontent dans un joyeux tintamarre, perçu uniquement par ceux qui se trouvent au milieu.

Certains observent ... les bancs taillés dans la pierre tout autour de la place ne restent pas inoccupés ! D'autres, en petits groupes, discutent ... c'est l'occasion de se remémorer les anciennes fêtes, de prévoir les suivantes, de mettre sur pied d'autres activités, ou tout simplement de raconter les dernières nouvelles. Quant aux organisateurs, ils «s'agitent» autour du buffet, du tonneau, des cassettes ...

Une deuxième fois, du fond de la place resurgissent les chansons italiennes, tandis que les jeunes dansent. On se croirait aux festins d'autrefois ... Il n'y a d'ailleurs pas que les jeunes qui dansent, Étienne, Caballo et Doumi ne sont pas venus pour rien !...

Petit à petit, chacun rentre chez soi, la place se dépeuple. Pourtant la nuit est belle, on resterait bien, maintenant que tout est calme, à écouter le piano. Mais tout a une fin. A l'année prochaine, encore plus nombreux.

Qu'on se le dise !



Les fêtes de l'été revêtent des formes variées; ci-dessus, une image de la fête de la Musique à Saorge, et ci-dessous une vue sympathique de la fête des Ecoles de Breil, qui a su cette année renouer avec la tradition.
(Photos Jean-Marie CEVASCO et Julien MARCUCCINI)



LE FONCTIONNEMENT DÉFECTUEUX DU TÉLÉPHONE : UNE SITUATION DRAMATIQUE POUR NOS VALLÉES

par Michel BRAUN

Il y a une dizaine d'années, le téléphone avait en France un retard considérable par rapport aux autres pays industrialisés. Peu à peu, de nombreux efforts ont été consentis, si bien qu'aujourd'hui la France dispose d'un téléphone moderne, rapide et pratique ... La France ? Oui, mais pas la Roya-Bevera : à l'heure de l'informatique, nos vallées se trouvent, à périodes régulières, complètement isolées du monde extérieur durant 6, 12, 24 ou 48 heures ! Cette situation intolérable pour l'activité locale a des conséquences dramatiques pour certains.

Courant 1983, la Direction des Télécommunications répondait que ces incidents étaient causés par des «dérangements de circuits»; l'on nous a ensuite promis qu'avec la mise en service du nouveau central électronique de Blasasc, qui relie notre central de Sospel au reste du pays, tout allait s'arranger; des pétitions collectives de particuliers (avec numéros de téléphone, adresses et signatures), de même que des démarches des élus, ont été engagées ... et pourtant, à la mi-Juillet 1984, nous sommes obligés de constater que la situation est pire que jamais : du vendredi 13 au soir au mardi 17, seules quelques rares communications ont pu être reçues, mais pratiquement aucune n'a pu être obtenue à partir de nos villages, toute tonalité ayant disparu. Il nous semble réellement anormal qu'une telle situation puisse se prolonger, et même exister, et ce à une période de l'année où près de 20.000 personnes habitent ou séjournent dans le secteur concerné par le central téléphonique de Sospel ! Face à une situation générale déjà très difficile, non seulement pour les commerçants mais également pour tous les habitants de ces vallées enclavées et difficiles d'accès, l'on comprend mal que la Direction Départementale des Télécommunications ne se soit pas penchée de façon sérieuse sur ce problème dont elle a connaissance depuis plusieurs mois; nous ne pouvons que souhaiter qu'il trouvera très rapidement sa solution, pour le bien-être de tous.

Les «Raviolé» Breilloises

par Joséphine SASSI



Photo Michel BRAUN, Raviolé préparées aimablement par Joséphine SASSI

Pâte :

farine: 750 g
huile d'olive: 1 c. à café
eau: 1/2 litre

Prélever un verre de farine pour finir de pétrir et abaisser. Creuser une fontaine, y verser huile et eau, mélanger, délayer peu à peu la farine. Quand la pâte (souple) forme boule, la malaxer 10 mn sur la planche enfarinée, puis la laisser reposer 30 mn à 1 heure dans un saladier couvert.

Farce :

300 g. de viande en daube hachée
150 g de blettes ou épinards pochés hachés
75 g de fromage râpé
2 oeufs
4 c. à soupe d'huile d'olive
sel, poivre

Mélanger soigneusement tous les ingrédients.

Confection :

Repétrir une minute la pâte. En prendre le cinquième chaque fois. L'abaisser à 1 mm (ou 1,5 mm) d'épaisseur, au rouleau, sur la planche. A l'aide d'une boîte cylindrique (ou d'un verre), découper dans le feuillet des rondelles de 4 cm de diamètre. On trouve un outil qui permet de fabriquer très rapidement des ovales de 4 cm sur 5 cm de diamètre. Retirer les rognures, les malaxer ensemble et mettre ce pâton à reposer.
A l'aide d'une cuillère à soupe et d'une cuillère à café, garnir chaque rondelle de pâte d'une petite boule de farce de 1 cm de diamètre. Plier en deux, fermer les rebords en pressant à la main et les deux coins un sur l'autre.

Cuisson :

Placer les raviolé très rapidement dans de l'eau bouillante salée, sur très bon feu, en les remuant avec une spatule en bois. Couvrir, mais tourner de temps en temps pour qu'elles ne collent pas. A l'ébullition, diminuer un peu le chauffage, laisser bouillir 5 minutes en remuant quelques fois. Égoutter, disposer par couches successives sur un plat en soupoudrant chaque couche de fromage râpé, puis de sauce (tomate et viande).
Si l'on est moins nombreux, on peut soit diminuer les proportions, soit mettre au congélateur.

Congélation :

- Soit congeler une partie de la pâte et une partie de la farce pour confectionner des raviolé plus tard.
- Soit disposer les raviolé crues enfarinées sur des plateaux de la dimension du congélateur. Au bout de 24 heures, on place les raviolé congelées dans des sachets en plastique étiquetés et fermés. Pour les cuire, les sortir du congélateur quand l'eau bout et les faire cuire aussitôt (il faut alors une plus grande quantité d'eau pour qu'elle ne se refroidisse pas trop vite).
- Soit congeler les raviolé cuites; on les fera alors réchauffer au four ou dans un plat.